MÉLODIES

CATHOLIQUES,

NOUVELLES POÉSIES,

DÉDIÉES

A sa Sainteté Grégoire XVI, Pape,

ET ACCUEILLIES PAR LUI, A ROME,

DES MAINS DE L'AUTEUR,

Par Adrien Peladan.

Non erubesco Evangelium.
SAINT-PAUL.



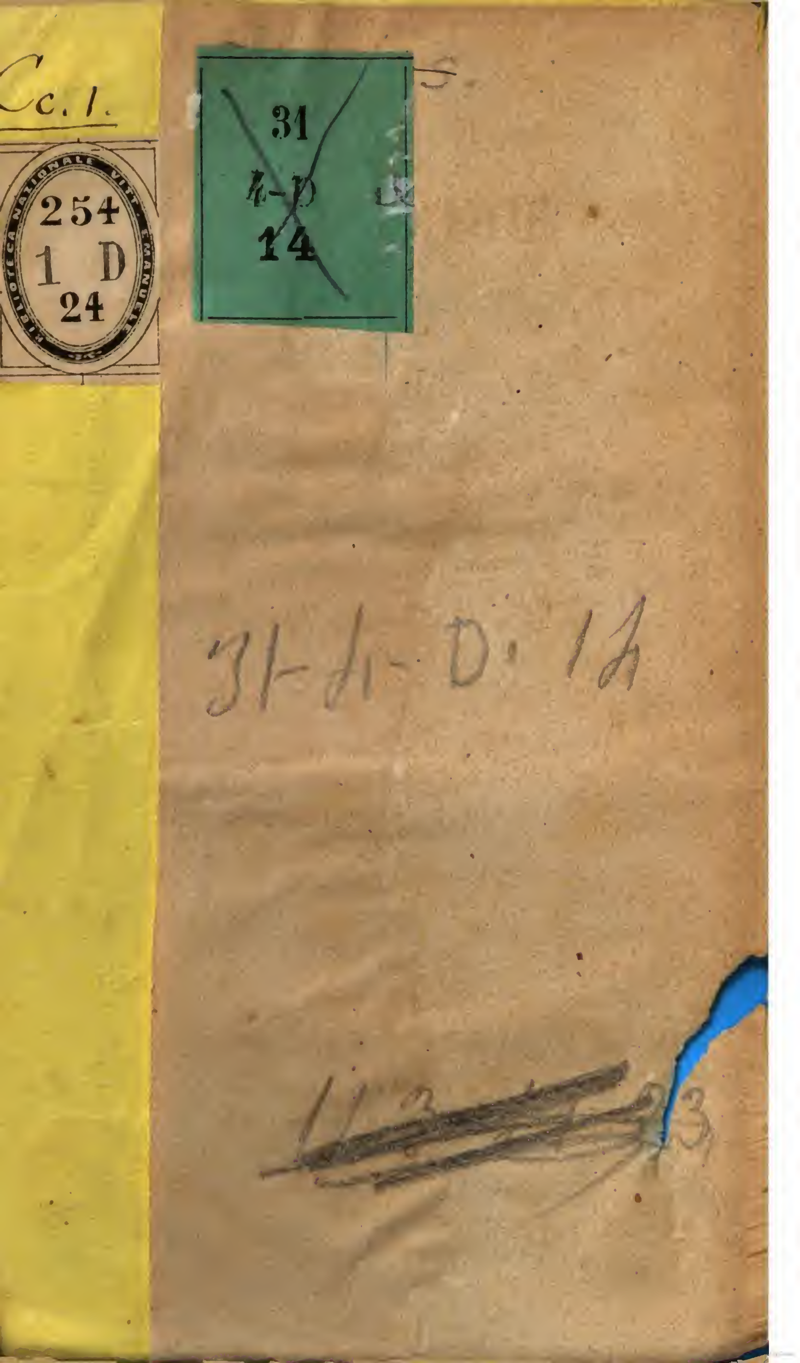
PARIS,

CHEZ AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU BAC, 46;

NISMES,

ATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR, BOULEVARD DE LA MADELEINE.

1841.



Cc. 1.
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
254
1 D
24
31
4-D
14
31-4-D. 14

MÉLODIES CATHOLIQUES,

NOUVELLES POÉSIES,

DÉDIÉES

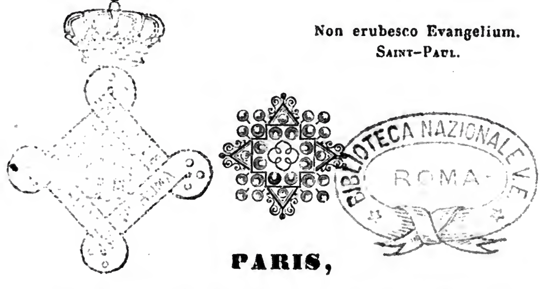
A sa Sainteté Grégoire XVI, Pape,

ET ACCUEILLIES PAR LUI, A ROME,

DES MAINS DE L'AUTEUR,

Par Adrien Peladan.

> Non erubesco Evangelium.
> SAINT-PAUL.



PARIS,

CHEZ AUGUSTE WATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU BAC, 46;

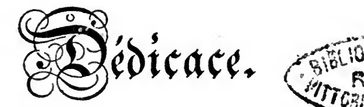
NISMES,

CHEZ WATON, LIBRAIRE, BOULEVARD DE LA MADELAINE.

1841.



Nismes. — Typ. BALLIVET et FABRE.



A SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI,

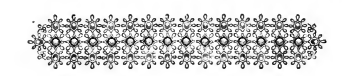
PAPE.

Lorsque j'entonnai mes premiers hymnes devant les hommes, je les dédiai à ma

muse, semblable à l'enfant jeune et faible qui se penche sur le sein de sa mère, sa protection et son abri. Aujourd'hui que l'âge a renforcé ma voix tremblante, et que mes chants, dépouillés de leur primitive enveloppe, montent un peu plus forts, je voudrais les placer sous les ailes de votre Sainteté, ô grand Pontife!

ROME, 1840.

Adrien Peladan.



PRÉFACE.

SUR LES RUINES DU COLYSÉE,

A ROME.



Hier, les mains du Pontife suprême se levaient sur mes cantiques et sur moi; aujourd'hui je viens saluer une dernière fois cette arène où le sang des martyrs fume encore; demain je retournerai vers la France, au milieu de laquelle je vous répandrai, ô mes hymnes catholiques, comme une sainte semence que je tiens du ciel, et qui peut-être portera quelques fruits.

Vous le voyez, ô mon Dieu, pour suivre



votre voix mystérieuse que j'entends, et que les autres n'entendent pas autour de moi, pour vous j'ai tout quitté; mais c'est peu de chose auprès de vous que tout ce que nous pouvons posséder. J'ai quitté sans regret et la terre de ma patrie, et la tombe où mes pères se sont endormis en vous; et je suis allé humble, faible et seul par le monde, et je n'ai pas un instant douté. Tous, ô mon Dieu, ne vont pas à vous à travers tant de sacrifices et de dangers, et vous êtes si bon, si miséricordieux, si enclin à récompenser. Récompensez ma foi, je vous en conjure! Donnez! Que je voie brillante, fière et heureuse autour de vous, cette France que mon cœur appelle ma France. Faites que les intelligences qui éclatent en elle vous réfléchissent comme mon âme vous comprend, vous aime et vous adore!

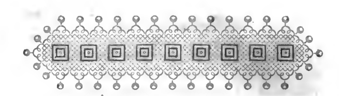
Ainsi, debout sur la terre étrangère, mon cœur et mes yeux se tournent vers cette patrie qui est belle entre toutes les patries. L'air qui en vient à travers les flots fait gonfler ma poitrine d'espérance et d'amour. Elle seule vit et brille en moi plus que tout le reste,

et cependant je suis là environné de grandeurs que leur ruine agrandit encore. Rome, Rome, placée comme l'éternelle étape où viennent se reposer tous les soldats et tous les vainqueurs qui passent par ce monde! Rome, qui as vu dans ton sein les rois de l'Orient enchaînés, et les princes de la Numidie devant le char de tes triomphateurs! Rome qui conviais les puissances dans ton capitole, ton capitole qu'a éteint le souffle de la mort! Rome qui avais des armées pour offrir en spectacle aux yeux barbares de tes enfans! Rome qui as, pour loger à leur passage les Attila et les Napoléon, des palais aussi imposans que des tombeaux! Rome, dis-nous ce qui te reste de plus grand que tes triomphes, que tes armées, que tes Césars, que tes monumens, que ton capitole! Indique nous cet homme *semblable aux Dieux* (1), afin que nous allions à lui, qu'il nous relève jusqu'à lui, comme on dit que son Dieu relevait les hommes qui cherchaient sa présence.

(1) Ἰσόθεοσ φεοσ. HOMÈRE.

Il nous accueillera dans sa ville royale entre les villes royales. Il nous fera les hommes de chez lui, car cette ville est pour lui, et celui qui en tenterait seulement le nom, exilé ici-bas de la puissance, ne trouverait, dit l'histoire, d'autre asile que le sépulcre.





LIVRE PREMIER.

Invocation à la Muse Catholique.

—

O toi qui t'éveillant aux splendeurs du Thabor,
Sur le monde en travail promenas ton essor ;
Toi qui vis s'ébranler à ton premier cantique ,
De Jupiter tonnant le sanctuaire antique ,
Qui , lorsque de la Foi l'étendard fut planté ,
Jetas à l'univers ton cri de liberté ;

Qui, proclamant du Christ la lutte triomphale,
Décoras le mortel de ta splendeur royale,
Et remplaças le nom des dieux de peu de jours
Par le nom de celui qui demeure toujours;
Qui, lorsque les martyrs brûlant dans leur croyance,
Fécondaient de leur sang la nouvelle alliance,
Paraissant à leurs yeux dans l'océan des airs,
Soutenais leurs transports par tes divins concerts;
Toi qui suivant bientôt des noires catacombes,
La foi qui s'éveillait dans la nuit de ces tombes,
Là vis de ses parfums dans les temples impurs,
Embaumer les autels et consacrer les murs;
Toi qui remplis ces temps où dans leur foi naïve,
Les peuples ne buvaient qu'à tes sources d'eau vive;
Ces temps de pénitence où le prêtre était craint,
Où touchant de leur front les dalles du lieu saint,
Les rois se confondaient à la foule en prière,
Où la voix des Bernard, fécondante poussière,
Enfanta ces héros qui contre le croissant,
En s'armant pour la croix sauvèrent l'Occident;
Toi qui dans nos cités semas ces basiliques,
Poèmes de granit, immenses mosaïques,
Qu'on dirait descendus des parvis éternels;
Archange dont le souffle échauffa ces mortels,
Aux chants mystérieux, à la poitrine ardente,
Que la gloire nomma, Milton, le Tasse, Dante,
O compagne du Christ, voix du Verbe fait chair,
Qui planes en ton vol au sommet de l'éther,

Cygne du paradis, oh ! viens, et de ton aile
Caresse doucement cette lyre fidèle,
Que son seul frolement module ses accords,
Dans sa plainte suave et ses brûlans transports.

Viens à moi : mon amour réclame
Tes éternels saisissemens ;
Viens, ma colombe, et dans mon âme
Allume tes embrasemens.
Que dans tes flammes je repose
Comme sur sa tige la rose,
Comme l'époux dans son bonheur
Sur le sein de son épousée,
Comme une perle de rosée
Dans la corolle d'une fleur.

Que ta lumière me blanchisse
Comme un voile de pureté,
Et que ton souffle m'affranchisse
De ma captive humanité.
Muse, si ton feu ne me touche,
Et ne dépose sur ma bouche
La parole du Dieu vivant,
Je suis dans mon chant monotone,
Un vil insecte qui bourdonne,
Un roseau qui gémit au vent.

Mais si ton extase m'emporte,
Je suis le luth de Jéhova,
La voix du ciel immense et forte,
Qui sans fin répète Hosanna ;
Je publie en mon cri sonore
Celui que l'univers adore,
Qui possède l'éternité,
M'abreuvant dans ses mains bénies,
J'exalte dans mes harmonies
Les gloires de la Trinité.

O Muse ! vois l'espace où Jéhova me lance,
Pour aller défricher une part de son champ ;
Viens délier ma langue, anime son silence,
Du glaive lumineux donne lui le tranchant.

Mesure cette lèpre et sonde cette honte :
Tout ce que l'on respire est chargé de poisons,
Sur ses côtes jamais l'Océan qui remonte,
Ne roula plus de flots que nos temps de limons.

Et voilà notre siècle, enfant qui devait être
Intelligent et fort, nourri d'un lait divin,
Hurlant des chants impurs à je ne sais quel maître,
Semblable en ses transports à l'homme pris de vin.

Muse, chaste miroir, où mon cœur se contemple,
Comme un flot dans un flot fonds ta lumière en moi;
Viens habiter ce cœur, garde-le comme un temple
Qui n'ait de mélodie et d'écho que par toi.

De celui dont la tête a blanchi dans le crime,
Que la foi se réchauffe au feu de mes accords;
Que l'âme vierge y puise une vigueur intime,
Que le juste s'y plonge en d'enivrans transports.

Muse, fais-moi planer comme l'esprit de vie
Aux visions de Dieu portait Ezéchiel;
Prête-moi la douleur dont séchait Jérémie
Sur les marbres brisés des parvis d'Israël.

Et que les chants sacrés qui de mon luth s'élancent
Comme l'encens qui fume en présence de Dieu,
Des encensoirs divins que les anges balancent,
Montent, montent au ciel les extases de feu.



Pasce Agnos meos.



A SA SAINTETÉ GRÉGOIRE XVI,

PAPE.

Troupeau de Jésus-Christ, répands-toi dans ses plaines ;
Paissez, agneaux, paissez vos herbages fleuris ;
Etanchez votre soif dans vos claires fontaines ;
Bondissez sur leurs bords où se berce le lis.
Le maître qui vous guide est le tendre prophète
A qui, pour vous garder, Dieu légua sa houlette ;

Il est le bon pasteur : il connaît ses brebis ;
Son amour les recherche et son cœur les réclame ;
Il les défend des loups, il leur donne son âme,
Et les parque à leur mort au val du paradis.

Peuples, à ses genoux que la foi vous attire :
La pure liberté n'est que sous ses drapeaux.
Venez, c'est le pêcheur dont la main vous retire
De l'abîme où le mal roule ses grandes eaux.
C'est la beauté du ciel, le temple de la grace,
Dont l'âge et le marteau n'entaillent point la face :
De tout le genre humain c'est le père jaloux ;
Son front mystérieux répand la paix, et plane
Des cités au désert, du sceptre à la cabane :
Son œil illuminé veille à jamais sur nous.

La Trinité divine a formé sa couronne ;
Jéhova l'établit le monarque des rois :
La justice et l'amour ont élevé son trône ;
Son royaume est le monde et son sceptre la croix.
C'est du camp d'Israël l'éternelle vigie,
L'ange qui de la foi conserve l'harmonie,
Et de l'impiété dompte les flots montans.
Sur le nouveau Sina c'est le nouveau Moïse,
L'exemplaire du Christ, l'époux qu'à son Eglise
Le Verbe destinait avant le cours des temps.

Son siége éblouissant est cet arbre de vie
Qui porte son sommet jusques au sein de Dieu :
Les rameaux séparés de sa tige infinie
Ressemblent au bois mort dont on nourrit le feu.
Dans le désert du temps c'est la vive lumière,
Inondant de clartés notre sombre carrière.
De la foi des martyrs, colonne et fondement,
C'est le mont où Jésus, révélant sa nature,
Aux yeux de l'univers sans fin se transfigure,
Et l'inonde de feu comme d'un vêtement.

C'est l'autel où suivi de sa toute puissance,
Et quittant d'Israël le temple profané,
Adonaï s'assit dans sa magnificence,
D'où, pour rendre aux mortels son culte abandonné,
Son regard abattit l'aigle du capitole,
D'où, de leur trépied d'or, au vent de sa parole,
Comme un peu de poussière il chassa les faux dieux,
Et de leur panthéon faisant son sanctuaire,
Parmi les bienheureux y trôna sur la terre,
Ainsi que sur leur gloire il trône dans les cieux.

C'est le mur triomphal, dont la splendeur sépare
Le règne de la croix et celui des enfers,
C'est le jour qui confond le Grec et le barbare,
Et qui du genre humain fait tomber les vieux fers.

Par lui, plus de tyrans; par lui, plus d'esclavage;
Par lui, le pauvre aura sa part dans l'héritage
Qu'aux mortels rachetés vient dispenser Jésus;
Par lui, dans son berceau, sous les yeux de sa mère,
L'enfant pourra dormir : sur l'angle de la pierre
Un père meurtrier ne l'écrasera plus.

Par lui, disparaîtra l'horreur des saturnales,
Les spectacles honteux, la débauche sans frein;
Jésus va déployer ses tentes virginales
Sur le front des époux et la couche d'hymen.
Par lui, de Teutatès les bois d'antiques chênes
Ne boiront plus le sang des victimes humaines,
Et Rome cessera d'avoir pour passe-temps
Ces jeux que sur Fucin donna sa barbarie,
Où saluant César d'une voix attendrie,
S'égorgèrent entr'eux vingt mille combattans (1).

Mais partout surgiront des troupeaux d'âmes pures,
Qu'amènera vers lui l'agneau de Golgotha.
L'autel ombragera des vierges sans souillures,
Aux plus chastes bandeaux que celles de Vesta;

(1) Sous Claude, on vit dix-neuf mille hommes s'égorger sur le lac Fucin, pour l'amusement de la populace romaine.
TACITE.

Et le désert verra de saints anachorètes
Jeter les fondemens de ces douces retraites,
Que Jésus peuplera de mortels chérubins,
Qui vivant de travail, d'amour, de pénitence,
Lorsqu'un siècle barbare éteindra la science,
Sauveront de l'oubli ses trésors souverains.

Pour semer de la foi les célestes oracles,
Sous les forêts du Nègre, aux bords des Parias,
Voleront les élus de ces nouveaux cénacles,
Précédés par Xavier, Avrillon, Las-Casas.
L'ardeur qui les nourrit, l'amour qui les inonde,
N'arrêteront leurs pas qu'aux limites du monde :
Aux climats où jamais les grands navigateurs
N'osèrent élancer leurs nefs aventurières,
Pour enfanter une âme aux célestes lumières,
Braveront mille morts, ces généreux docteurs.

O siége de Céphas! de tes sources de vie
Découlent ici-bas l'ordre et la vérité ;
Ton éternel soleil fait germer le génie,
Qui s'allume du feu de l'immortalité :
Bossuet et Milton, Michel-Ange et le Dante,
Se sentaient dévorés par cette flamme ardente,
Quand leur âme élevait ou ces chants glorieux
Qui du livre du ciel nous déroulent les pages,

Ou ces dômes hardis qu'on voit sur les nuages
Projeter fièrement leur front mystérieux.

Et tout autour de toi s'éteint, ô sainte Église!
Tout descend de l'oubli les rapides courans ;
La gloire se dissout, l'autorité se brise ;
Tout passe , lois, cités, peuples et conquérans.
Toi seule tu survis ; ton seul faîte domine
La désolation, la mort et la ruine.
On dirait, au milieu des décombres épars
Qui recouvrent au loin le sol mélancolique,
Elevant dans les airs sa masse granitique,
Une tour qui planait sur d'antiques remparts.

Mais la chute atteignant cette masse superbe,
Peut à nos yeux surpris l'abattre en peu d'instans ;
Et la cacher bientôt sous les tissus de l'herbe.
Toi, tu blanchis toujours sur les débris du temps.
Quand l'arche sainte aura traversé les orages,
Soutenu ses combats, vaincu de longs outrages,
Quand le monde éteindra son concert solennel,
Les feux resplendissans dont sa voûte étincelle,
Pierre appareillera sa divine nacelle,
Pour la faire flotter aux océans du ciel.

L'hostie est consommée à l'autel du Calvaire ;
Jérusalem a vu les jours de son Sauveur ;

Rome sous ses forums sent s'émouvoir la terre,
Et contre le Messie elle arme sa fureur.
Tandis qu'elle se plonge en des flots de carnage,
La foi dans son berceau monte, monte et surnage,
Ne cessant d'épancher ses fécondans rayons,
Qui du sang des martyrs lui font germer son trône,
Alors que la cité de ce long cri résonne :
« Les chrétiens aux lions ! les chrétiens aux lions ! »

L'hérésie à son tour se remue et se lève
Comme un foudre grondant qui va tout embraser ;
Son verbe menaçant s'aiguise comme un glaive :
C'est la robe du Christ qu'elle ose diviser.
Sa rage tour à tour ou blasphème ou renie
Des dogmes éternels la grandeur infinie.
Arius se présente et part pour le combat ;
Et bientôt, foudroyé dans sa course, il expire.
Julien aux faux dieux veut ramener l'empire,
Et l'oubli du tombeau dévore l'apostat.

Qu'annoncent à la foi ces guerrières fanfares
Qu'elle entend retentir des bords de l'Aquilon ?
Où courent affluer ces phalanges barbares ?
Elles vont t'engloutir, ô ville de Néron !
De tes peuples vaincus se faire une hécatombe....
Et tes vieux défenseurs sommeillent dans la tombe !

Silence ! Un homme seul remplace tes héros :
Au devant d'Attila ton pontife s'avance ,
Et le fléau de Dieu s'apaise à sa présence,
Comme la grande mer qui refrène ses flots.

Onze siècles passés, deux hommes se rencontrent ,
Météores brûlans qui traversent les airs.
Leur flamboyant aspect, du moment qu'ils se montrent:
Dans leur rapide essor , met en feu l'univers.
Satan leur a prêté la vigueur de son aile ,
Les flammes de l'enfer sortent de leur prunelle ;
Tout gémit sous les pas du couple agitateur
Qui conduit à l'assaut sa horde meurtrière ,
Et qui livre aux affronts le successeur de Pierre ,
Comme autrefois Judas livra son Rédempteur.

O Luther, ô Calvin ! de la nuit funéraire ,
Contemplez les débris par vos mains entassés...
Qu'avez-vous fait du monde ? Une lugubre sphère ,
Où des vieux océans les torrens sont passés.
Mais , vaisseau dont l'erreur avait enflé les voiles ,
Qui déserta le port par un ciel sans étoiles ,
Et qui ne sillonna qu'un flot épouvanté ,
Il n'offre dans ses flancs qu'une vaste ruine :
On dirait un palais qui chaque jour décline ,
Et qu'on verra bientôt crouler de vétusté.

On dit que cependant au fort de la tempête,
Des tourmens à venir pénétrant le secret,
De son poignet d'airain se meurtrissant la tête,
Le premier s'écriait : « O Luther, qu'as-tu fait !.... »
Et quand la mort fondit sur leur vie homicide,
L'archange impur, soufflant sur leur dépouille aride,
Une seconde fois ranima ce tombeau.
La nature frémit à cette renaissance,
Qui figurait encore une double puissance
Dont Genève et Ferney nourrirent le flambeau.

Voilà les deux champions descendus dans l'arène,
Qui ne fuma jamais dans de si grands combats.
Les pores de leur chair s'ouvrent suant la haine,
Le souffle de leur bouche exhale le trépas.
Ils disent : « Ecrasons le Christ, ôtons l'infame,
« Otons son lieutenant que sa Rome réclame. »
Et tout ce que le crime aux rivages humains,
Eut à jamais produit dans ces grandes conquêtes,
Tout quitta son néant, et, penché sur leurs têtes,
Prêta péniblement des armes à leurs mains.

On eût dit, épanchant le vin de la colère,
Les sept esprits du ciel à la chute des temps,
Quand le sang des martyres abreuvera la terre,
Qu'on jettera les saints aux flots de ses torrens;

Quand, avant de tomber, la Babylone immonde
Dans ses obscénités engloutira le monde ;
Et quand la grande voix, sur l'immense cité
Que la ruine attend et que la mort effleure,
Crira : « Les flammes vont t'effacer en une heure;
Malheur ! malheur à toi, ville d'iniqnité ! »

Et le sol fut jonché de temples en ruines ;
La torche et le marteau, dans la main des pervers,
Dévastèrent au loin toutes choses divines ;
Et le fer des bourreaux ensanglanta les mers.
Et l'incrédulité cria d'une voix forte :
« Le Dieu du ciel trépasse, et la raison l'emporte :
L'homme possède enfin ses droits sur son tyran. »
Puis, pour aller porter le dernier coup de hache
A ce cèdre divin que nul souffle n'arrache,
Le colosse suivit son aigle au Vatican.

Devant la croix, couvert de sa blanche tunique,
Il a trouvé priant l'ange qu'il va saisir.
Il impose des fers à sa main pacifique,
Que l'amour ne leva jamais que pour bénir.
Et tandis qu'il conduit sa royauté captive,
Que du Tibre plaintif il touche l'autre rive :
« De ton règne, dit-il, le temps est accompli.
» Abdique dans mes mains ta puissance, et regarde :

» Je suis le centenier qu'on commet à la garde
» Du Christ, en ta personne encore enseveli. »

Soldat ceint du bandeau, garde bien cette tombe;
Sur sa pierre appuyant ton glaive d'empereur,
Au sommeil que surtout ta veille ne succombe,
Car le troisième jour surgira le Seigneur.
Garde bien la prison d'une triple couronne,
Si tu veux qu'à ton front le destin l'abandonne;
Garde.... Mais tout à coup le sépulcre entr'ouvert
Revoit le grand pasteur glorieux sur son siége,
Et le vent du courroux jette le sacrilége
Sur un rocher sauvage, aux confins d'un désert.

Fille de Jéhova, sainte église romaine,
D'éboulemens sans nombre impassible témoin,
Ainsi tu dis sans cesse à la force, à la haine:
« Là tu viendras périr et n'iras pas plus loin ».
Ainsi, quand tout semblait dire que ta lumière
S'affaissait dans la nuit et tombait dans l'ornière,
Sur l'horizon plus pur remonta ton soleil,
Et versant ses clartés des hauteurs de l'espace,
Nous vîmes reverdir les moissons de la grace,
Et l'avenir briller dans son disque vermeil.

Vaisseau de diamant, fournis, fournis ta course.
Les siècles vainement ont lutté contre toi,

Comme dans son rocher le cristal de la source,
Tu gardes sans défaut le miroir de la foi.
Jérusalem du temps, arche des pures âmes,
Oh ! luis sur l'univers, luis de toutes tes flammes ;
Que ton divin nocher plane à ton gouvernail ;
Car les temps sont venus où pouvoirs et systèmes,
Sans forme et sans couleur, confondus en eux-mêmes,
Ne verront qu'un pasteur dans un même bercail.

A ce roi des esprits, monarques catholiques,
Portez vos jugemens, unissez votre main.
Sublimes ouvriers des champs évangéliques,
Moissonnez avec lui le pain du genre humain.
Rois qui restez encor séparés de l'Eglise,
Cette triste Rachel que votre orgueil méprise,
Et qui pleure ses fils parce qu'ils ne sont plus,
Voyez-vous le soleil poindre sur la colline ?
C'est le dernier signal, c'est l'aurore divine,
Du jour qui vous rappelle au bercail de Jésus.

Toi qui sur Albion portes ton front débile,
Toi dont le joug de fer pèse aux rives du Rhin (1),
Toi qui de Varsovie au Caucase stérile

(1) Écrit pendant la captivité de l'archevêque de Cologne.

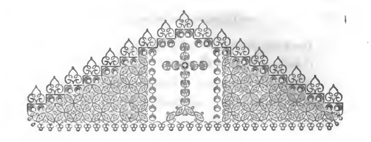
Promènes comme un dieu ton regard souverain,
Malheur ! si vos esprits inclinés vers la terre,
Endossent plus longtemps le manteau du sectaire ;
Oh ! malheur ! car le poids de vos iniquités
Incline lourdement la terrible balance.
L'envoyé du Seigneur est debout sur sa lance :
Il écrit sur le mur que vos jours sont comptés.

Et toi, de Golgotha, France, la fille aînée,
Comme un lâche héros te verra-t-on dormir
Dans l'oubli de ta gloire et de ta destinée ?
N'écouteras-tu point la voix de l'avenir
Qui t'appelle à lutter sur ces champs de batailles ?
C'est toi qui dois fonder ses nouvelles murailles
Du temple glorieux qu'on n'effacera plus.
France des vieux Louis, dissipe la poussière
Dont le vent de l'erreur souilla ta tête altière,
Réveille pour l'assaut tes antiques vertus.

Au combat ! au combat ! car malheur à toi-même
Si le jour te surprend dans l'assoupissement.
C'est à ton repentir, luminaire suprême,
Que tout doit relever son avilissement ;
Qu'Albion, déposant les lambeaux du vieil homme,
Reluira des splendeurs de l'Église de Rome,

Qu'épurant sur ses bords les temples des enfers,
La croix reparaîtra sur les tours de Byzance,
Et que tout s'éveillant au jour de l'espérence,
Verra l'arbre de vie ombrager l'univers.





LA CROIX.

A Monseigneur de Bonald,

ARCHEVÊQUE DE LYON.

O croix, de mon âme embrasée
Le pain vivant de chaque jour!
Salut, ô ma chaste épousée,
Tabernacle de mon amour.
Arbre protecteur qui te penches,
Je viens m'attacher à tes branches

Dont mon âme est un fruit divin.
O ma souveraine tutelle !
Ainsi qu'un bouquet d'immortelle,
Je veux te placer sur mon sein.

Pauvre, je n'ai choisi que toi pour héritage ;
Je t'ai faite à jamais mon bâton de voyage.
O croix, bois rédempteur, phare de liberté,
Planche, port de salut où les bons se retirent !
Dès que je te connus mes deux bras t'étreignirent,
Et mon cœur s'inclina vers ta seule beauté.

Je reposai dans cet asile,
Comme en son nid le tendre oiseau,
Comme au bercail l'agneau débile,
Quand le soir rentre le troupeau.
C'était l'heure où l'erreur calcine
Dans sa tige et dans sa racine
La sève de nos jeunes ans ;
Et depuis, barde solitaire,
Je jette aux échos du Calvaire
Mes cantiques retentissans.

O croix, source infinie où boivent les poètes,
Livre où le Rédempteur inscrivit ses conquêtes,

Avec le fer sacré qui lui perça le flanc !
Tu fus et tu seras la lumière des sages,
L'œil pur ne se recueille et ne lit qu'en tes pages
Que le Fils éternel illustre de son sang.

Ce sang en arrosant la terre,
La retrempe dans sa verdeur,
Change ses habits de misère
En une robe de splendeur.
L'émail nouveau de sa pelouse
L'embellit ainsi qu'une épouse
Qui se pare pour son hymen ;
Elle sort de sa pourriture,
Lorsque le Dieu de la nature
Elève à lui le genre humain.

Il naît, et les hauts cieux proclament sa puissance ;
Le Thabor resplendit de sa magnificence ;
Gethsémané le voit dans une mer de fiel,
Véritable Isaac, victime des victimes,
Épuisant, traits par traits, la coupe de nos crimes,
Et Golgotha l'immole aux justices du ciel.

O Jésus, rançon de la terre,
Agneau qui blanchis l'univers !

Ta voix du haut de cette chaire
Pénètre aux plus lointains déserts.
La croix est la féconde vigne
Où ta clémence nous assigne,
A toutes les heures du jour ;
Elle s'élève sur la terre
Ainsi que le paratonnerre
Qu'on plante au sommet d'une tour.

C'est le lit nuptial, la couche triomphante,
Où ton amour sans borne au ciel nous réenfante,
Quand ta divine essence acceptant le trépas,
Dieu devenu péché, Dieu conjurant la haine,
Tu roules le serpent dans son antiqne chaîne,
Et sauves l'univers qu'étreignent tes deux bras.

La Croix est le champ de bataille
Où tu triomphes des enfers,
C'est l'inaccessible muraille
Dont ton bras flanque l'univers.
C'est l'autel où sur le Calvaire,
T'offrant, victime volontaire,
Pour t'y consumer dans le feu,
Ta mort de ses parfums m'embaume,
Où je te vois mourir en homme,
Pour me faire renaître Dieu.

Tu meurs, et des vieux temps les montagnes se fondent;
Dans leurs songes obscurs les sages se confondent;
Le prêtre délaissant ses dieux anéantis,
Voit se renouveler sur leur temple en ruine
Un nouveau sanctuaire où son œil s'illumine;
Et le monde est jonché d'idoles en débris.

O Croix, ô mon père et ma mère,
Le flambeau qui conduit mes pas,
Seul avenir en qui j'espère,
Et mon paradis ici-bas!
O ma bannière bien-aimée!
Plus formidable qu'une armée,
Plus terrible que tous les rois,
En tous les temps sois exaltée,
Et pour drapeau sois adoptée
Par tous les peuples à la fois.

Labarum des élus, monument sans exemples,
Dresse ton mât vainqueur au faîte de nos temples,
Ombrage nos cités, embellis nos chemins;
Echelle de Jacob, océan de la vie,
Que tes plus beaux rayons tombent sur ma patrie:
Qu'ils écartent la nuit faite sur ses destins.

L'infidèle! elle osa t'atteindre
Sur tes piédestaux dévastés,
Et tout-à-coup l'on vit s'éteindre
Tes majestueuses clartés.
Elle oublia, dans sa démence,
Que tout finit, que tout commence
Dans les flammes de ton soleil;
Et lorsque sa fièvre est passée,
Regarde la pâle insensée
Dans le spasme de son sommeil.

Oh ! viens la ranimer ; reluis, reluis sur elle :
Tout, tout dans ses écarts n'a pas été rebelle ;
Plusieurs quand tu tombais pleuraient amèrement.
Reluis donc, car le feu couve sous cette cendre ;
Aspire-le vers toi, puis fais-le redescendre,
Et qu'il allume en elle un vaste embrasement.

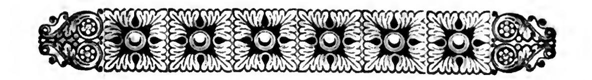
Courbez-vous, têtes couronnées;
Inclinez-vous devant la Croix :
C'est l'astre de vos destinées,
C'est le sceptre du roi des rois.
Si son ombre ne vous protége,
Vous tomberez de piége en piége,
Et vos États, dans tous les sens,
N'offriront que débris célèbres ;

Vous entendrez dans le ténèbres
Crouler vos trônes impuissans.

Si vous ne l'épousez, ô royales personnes,
Vous rendrez inféccond l'hymen de vos couronnes;
Si vous ne la portez sur vos brillans manteaux,
Comme pour vous couvrir d'une céleste égide,
Vous sentirez bientôt votre pourpre splendide
Se collant à vos chairs vous brûler jusqu'aux os.




BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA



MORT

DE MONSEIGNEUR HYACINTHE DE QUÉLEN,

ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Au Clergé de France.

...Explevit tempora multa.

Il n'est plus : le dernier souffle de l'agonie
Dissipe cet opprobre et cette ignominie
Dont la colère l'escorta.
Il s'éteint, pour linceul emportant son courage;
Il s'éteint, abreuvé d'amertume et d'outrage,
Comme le Christ à Golgotha.

Où sont les décréteurs de ce nouveau calvaire?
L'ont-ils vu se drapant des plis de son suaire
Comme d'un manteau glorieux?
Un seul mot est jeté contre leur anathème :
« Je vais être jugé, mais par celui que j'aime. (1) »
Et le martyr ferme les yeux.

O Pontife! salut à tes forces divines,
Qui ne fléchirent pas sous le bandeau d'épines
Que ton front d'apôtre revêt!
Les traits de la douleur ont déchiré ton être,
Et, pour te conformer aux tourmens de ton maître,
Tu pris la croix pour ton chevet.

Tandis que t'assaillaient la furie et la haine,
Ton visage tranquille et ton âme sereine
Avaient la douceur de l'agneau,
Et tu ne répondis que prière et silence
Aux entailles du fer, aux cris de l'insolence,
A la menace du couteau.

Car on vit se ruant la populace vile,
A flots impétueux tomber sur ton asile,
Et, dans son délire sans frein,

(1) Paroles du prélat expirant.

Dissiper ses parois en vagues de poussière ;
Mugissante, on la vit dans les eaux de l'ornière
Traîner ton nom de séraphin.

Dans les sombres parvis de ton Église antique,
Le pervers, revêtant l'aube et la dalmatique,
Joua les mystères divins,
Et sa rage mordant le porphyre et la pierre,
Le fronton dentelé, l'autel de la prière
Se dispersèrent sous ses mains.

Oui, ton âme accepta l'épreuve qui déchire.
Tu vis sans murmurer la flamme du martyre
Fibre à fibre ronger ton cœur.
Ton breuvage de fiel distilla goutte à goutte ;
Ta coupe fut remplie et tu l'a vidas toute ;
Tu l'épuisas calme et vainqueur.

Puisse, puisse le ciel, pour prix de ta souffrance,
Léguer à ton amour le salut de la France
Que l'enfer émeut à sa voix ;
Et que ton holocauste, ô précieuse hostie,
Rachète nos malheurs, comme l'Eucharistie
Sauva le monde par la croix !

Et vous qui du grand homme admiriez l'énergie,
Vous, ministres du Christ, prêtres de ma patrie,
Approchez de ce monument.
Approchez, contemplez, au sein des funérailles,
Celui dont mille fois sur vos champs de batailles
Résonna le commandement.

Venez l'entendre encor, du séjour des archanges,
Exciter au combat vos célèbres phalanges,
Et ne soyez pas abattus.
Mais suivez pour drapeau sa céleste auréole,
Pour casque lumineux revêtez sa parole,
Et pour armure ses vertus.

Avancez fièrement et sans baisser la tête ;
Embouchez comme lui l'éclatante trompette
Qui retentit dans le saint lieu.
Armez-vous de la croix, glaive que rien ne brise,
Plantez ce labarum au faîte de l'église
Comme une barrière de feu.

Celui que vous pleurez ne voulut pour partage
Que le soin du troupeau qui fut son héritage,
Sur qui l'amour le fit veiller.
Pasteurs, imitez donc sa garde au sanctuaire,
Et que le seul trépas dans la nuit du suaire
Vous permette de sommeiller.

Quand la contagion, ce dragon aux cent têtes,
Sur des milliers de morts promena ses conquêtes,
On le vit, Belzunce nouveau,
Parquer dans son palais la foule agonisante,
Et versant sur Paris son âme bienfaisante,
Vivifier ce grand tombeau.

Et le monstre hideux qui semait la ruine,
Fort comme l'Océan que l'aquilon mutine,
Fuit vaincu par le grand lutteur.
Mais qui vous sèchera les pleurs de la misère,
Orphelins délaissés, qui sera votre père?
Lui, le pontife de douleur.

Tel que le tendre oiseau qui prête sous son aile
Aux petits qu'il nourrit son ombre maternelle,
Ainsi sa main vous couvrira;
Et quand il s'éteindra, l'œil dans la basilique
Cherchera, dominant l'éclat mélancolique,
Votre essaim qui l'escortera.

Cortége plus royal que si les rois eux-mêmes
Accompagnaient la pompe avec leurs diadèmes;
Cortége digne de celui
Qui des trésors du ciel répandit la semence,
De même que Jésus, et qui dans l'innocence
Meurt humilié comme lui.

Soldat, pars, le front haut, pour ton combat suprême.
« Je vais être jugé, mais par celui que j'aime. »
Le cygne épanche ses adieux.
Va, pars ; le feu du ciel a consumé ta vie,
Feu sacré, char vivant qui nous ravit Elie,
Et qui te dérobe à nos yeux.



L'Ange de la Poésie

SUR LES

RUINES MORALES DU SIÈCLE.

A son Éminence le Cardinal Lambruschini.

Un jour je fus ravi sur la crête d'un mont,
Dont la pointe touchait au firmament profond,
Et je vis, s'abattant des sphères infinies,
L'archange conducteur des saintes harmonies.
Au doux balancement de son vol gracieux,
On eût dit le zéphir qui tremble dans les cieux.

Debout, sur les débris d'un vaste monastère
Qu'avait incendié la torche du sectaire,
Le bandeau de son front brillait comme un soleil.
La brise caressait ses ailes de vermeil,
Et jusque sur ses pieds, dans sa pose pudique,
Coulaient les plis flottans de sa blanche tunique.
J'entendis tout à coup sa harpe de saphir
Fortement préluder par un divin soupir,
Et ce chant de douleur du faîte des montagnes
Roula comme un torrent aux terrestres campagnes.

« Le voilà ce siècle sans nom,
Ce tombeau qu'ont creusé dans leur terrible haine,
Comme des forçats à la peine,
Tout ce qu'en trois cents ans exhuma le démon.

« Le voilà ce briseur d'antiques sanctuaires,
Ce spoliateur de suaires,
Ce grand démolisseur de trônes séculaires,
Cet amant d'échafauds et ce tueur de rois;
Ce fier immolateur de prêtres,
Frappant du même coup le pontife et ses maîtres;
Ce voluptueux aux abois,
Qui, dans sa brutale énergie,
Accourt jusqu'au lieu saint renouveler l'orgie,
Des vases éternels souillant la pureté,

Et sur l'autel de paix, dans le temple de vie,
Intronisant la volupté.

« Quand du soir au matin la vapeur des orages
A formé dans le ciel ses grossissans nuages,
Quand tout est sombre et noir, et que le seul éclair
Fait jaillir sa flèche dans l'air,
Alors le tonnerre s'enflamme,
Eclate sur le pic ou sur la vieille tour.
Le vent soulève et bat la lame,
Et le monde croulant semble à son dernier jour.
Tel, ayant aspiré de toute sa poitrine
Les vapeurs de l'impiété,
L'homme, fils du néant, se fit divinité ;
Et tout à coup, par sa rage emporté,
Il entassa ruine sur ruine ;
Il broya sous sa main trône, autel et cité ;
Et, se précipitant dans la pente infinie
Que frayait le tranchant du fer,
Il roula, s'abîmant des splendeurs de la vie
Dans le cratère de l'enfer.

« O lèpre qui couvres le monde !
Ta corruption me fait peur ;
Et devant cette plaie immonde
Les cieux frémissent de stupeur.

Le siècle se désorganise ;
Il se dissout ; il agonise ;
Tout frissonne de désespoir.
Tout est broyé par la colère ,
Ainsi que la paille sur l'aire ,
Et le raisin sous le pressoir.

« Le jeune homme que rien n'enfrène ,
Invoque après tout le néant ,
Et toujours il rive la chaîne
Qu'il croit briser en se tuant.
Le vieillard fatigué d'attendre
Que le trépas vienne le prendre ,
Lui dit : « O mort , je viens à toi ! »
Par un souffle impur déflorée ,
La vierge lui crie effarée :
« Cache ma honte , engloutis-moi. »

« Et tout n'est enfin que luxure ,
Fanges , abominations ,
Renversement de la nature ,
Torrens de dépravations.
Tout esprit rêve l'adultère ;
Et l'on comparerait la terre ,
Dans le chaos de ses erreurs ,
A ces déplorables rivages

Qu'a labouré de ses ravages
La tempête dans ses fureurs.

« Le fils a secoué la puissance du père.
Le prince élu par le tombeau
Réclame vainement son trône funéraire.
L'enfant sous les yeux de sa mère,
Blasphème Dieu dans son berceau.
L'orgueil foule à deux pieds toutes choses divines.
Les temples sont partout dissipés en ruines,
Et devant leurs débris vaincus,
L'impie avec un air de fête,
Sifflant et secouant la tête,
A crié : « C'était-là ! leur majesté n'est plus. »

« La débauche est semblable à celle de Gomorrhe,
Et les Loth servant Dieu qui résistent encore
Sont comme ces épis rares que le glaneur
Rencontre dans les champs après le moissonneur.
Les théâtres surtout sont une ignoble arène
Où le fleuve du mal spacieux se promène,
Où l'antique serpent distille ses poisons,
Où ce roi des damnés hurle à ses compagnons,
Qui, comme des pavois croisant leurs ailes sombres,
De la nuit du trépas sèment les grandes ombres,
Et font un bruit semblable aux mugissantes voix
Du fougueux ouragan sous la voûte des bois,

Ou de la grande mer qui de sa vague haute
Frappe sur les récifs et gronde sur la côte.
Là, dans tous ses limons l'enfer s'étale aux yeux ;
Satan le foudroyé règne en maître en ces lieux.
Là, l'encensoir balance un feu vil et profane ;
Là, le psaume est redit par une courtisane ;
Là, l'on traduit le prêtre ainsi qu'un criminel ;
Là, l'épouse du Christ, la fille de l'autel,
Dans la nuit d'ici-bas exemplaire de l'ange,
Voit bassement traîner sa pudeur dans la fange.
Là, la croix est portée ainsi qu'un étendard
Où tout blasphémateur affiche son brocard.

« Ce sont, ce sont ailleurs tous ces livres impies
Qui vont se répandant comme de grandes pluies,
Et dont les flots montans, les flots envahisseurs,
Dévastent à leur tour l'édifice des mœurs.
De volcans en travail dévorans projectiles,
Qui vont ensevelir la campagne et les villes,
Amphores de cristal, brillantes de clarté,
Qui ne contiennent plus qu'un breuvage empesté ;
Fruits dorés qu'au désert cueille une main avide,
Mais ou la lèvre mord sur une cendre aride ;
Effroyables tableaux de prostitutions ;
Océan de luxure et de séductions,
Dont le flux éternel roule et monte sans cesse ;
Orage qui flétrit la fleur de la jeunesse,

Comme un linge éclatant de lustre et de fraîcheur,
Où l'on promènerait une noire liqueur ;
Jeu public où la voix insultante ou coquette,
Ainsi que le volant qu'agite la raquette,
Du nom de Jéhova fait son amusement,
Et le jette à l'oubli tel qu'un vieux vêtement.

« O malheureux enfans ! troupeau de l'alliance,
En vous séparant du Dieu fort,
En vous ravissant la croyance,
On vous a parqués dans la mort.

« Et moi, moi qui semais les fleurs sur votre voie,
Qui tressais sur vos fronts la guirlande de joie,
Vous berçais par mes sons divins
Sur les ailes des séraphins,
Je vois installer à ma place
La courtisane des bas lieux;
Et la brûlante populace
Sur son sein découvert porte ses fauves yeux;
Et mes chastes habits, et mes voiles pudiques,
Fixent de vains regards sur les places publiques :
Ma robe d'incarnat, qu'on s'arrache des mains,
Trempe dans les bourbiers de tous les grandes chemins.

« Mais silence.... l'erreur s'ébranle ; elle suffoque ;
Sa voix se tait, cassée et rauque ;

Sa parole avinée a perdu son éclat ;
Sur la misère d'un grabat

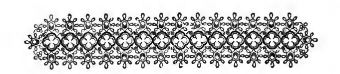
De jour en jour elle s'épuise ;
Elle n'ouvre ses yeux qu'à la nuit des tombeaux ;
Son tourment est profond comme les grandes eaux.
Dans le désespoir qui la brise,
On dirait, à la voir tâtonner de sa main,
Un cadavre qu'on galvanise,
Un pâle moribond qui s'éteindra demain.

« Ah ! peu de temps encore, ô tourbe meurtrière !
Et tu disparaîtras comme un peu de poussière
Que dissipe le tourbillon ;
Comme dans le lointain l'ombre qui s'évapore.
Déjà sur tes destins monte le météore,
Prélude de destruction.

« Rome, oh ! rebrille encore avec magnificence !
Lève-toi, lève-toi, reconnais la puissance
Du Christ, ta force et ton époux.
Impétueuse erreur, fille de Babylone,
Assieds-toi dans la mort ; tombe, descends du trône ;
C'est Jéhova, c'est son courroux.

« Renaissez, renaissez, bardes, fils des prophètes,
Dantes des jours présens, pour de nouvelles fêtes
Remontez vos saints instrumens.
Venez; nous chanterons. Je suis la Poésie,
Le glaive du Seigneur et la flèche choisie
Au carquois de ses jugemens.

« Venez; nous chanterons le Verbe et sa lumière,
Quand ma voix l'exaltait à l'aurore première,
Quand il créa l'hysope et le cèdre géant,
Quand son doigt se jouait à sculpter la matière,
Quand sa force ordonnait à la nature entière
De s'éveiller dans son néant;
Quand, au roulement des tonnerres
Dont s'embrasait le Sinaï,
J'embouchais la trompette, alors que sur les pierres
Gravait ses lois Adonaï;
Quand d'Israël je conduisais les fêtes,
Quand j'échauffais le sein de ses prophètes,
Quand l'éclat inconnu de nos cieux entr'ouverts
Illumina l'enfant qui sauvait l'univers;
Quand aux collines du Calvaire
Je m'inclinai sur son suaire;
Et quand, dans mes feux solennels,
Dans mes transports, dans mes cantiques,
Mon luth enfantait des autels,
Et mon verbe des basiliques.



LA

MUSE CATHOLIQUE.

A M. de Chateaubriand.

—

Quels rayons ont brillé sur ta face, ô prophète!
Quelle douce lumière au sein de la tempête
T'a couvert comme d'un bandeau!
Des montagnes des cieux sur ton front solitaire,
C'est le cygne éternel des hymnes du Calvaire
Qui vient agiter son flambeau.

Il vient de ses ardeurs souffler dans ta poitrine,
Y déposer les feux que la grace illumine.
« Va, dit-il, et prends ton élan;
» Elève la prière et sème le génie;
« Epanche de ton luth des vagues d'harmonie,
« Commes les bonds de l'Océan. »

Et dans son vol ardent, suivant la Poésie
Qui remonte au Seigneur, ton âme recueillie
Croit encore entendre ses cris;
Et bientôt, t'élançant dans ta vaste carrière,
Le regard t'aperçoit, séraphin de lumière,
Planant sur l'autel en débris.

Et c'est là qu'exhalant tes sublimes cantiques,
On dirait les accords de ces bardes antiques,
Par le même esprit embrasés,
Qui, lamentant leurs chants sur la sainte Solime,
Déploraient tristement sa ruine et son crime,
Assis sur des marbres brisés.

Tel tu nous apparus, quand au sol que j'adore
Des martyrs de la foi le sang fumait encore,
Empourprant les sacrés parvis,

Et quand ce destructeur de princes et de trônes,
De combats en combats usurpait les couronnes,
Foulant le monde avec mépris.

Mais les temps sont changés, et déjà je contemple
Les pontifes rendus à la gloire du temple,
Et réédifiant l'autel.
Dieu visite son peuple et sa clémence éclate :
Du joug de ses tyrans aux rives de l'Euphrate
Il tire les fils d'Israël.

C'est alors que ta voix dans la divine enceinte,
Suave et modulée, éternisa sa plainte,
Et, dans sa pénétrante ardeur,
De ses voiles impurs dépouillant l'harmonie,
Qu'elle nous révéla sa douceur infinie,
Son éblouissante splendeur.

C'était dans ses soupirs la harpe du psalmiste,
Quand elle gémissait, mélodieuse et triste,
Sur l'égarement de son cœur,
Ou, lorsque traversant les déserts de l'espace,
Du monarque du ciel il admirait la face,
Parmi les feux de sa grandeur.

Nous ne reviendrons plus aux eaux de Castallie
Réclamer tes parfums, ô douce Poésie !
Leur breuvage était un poison.
Brisez vos instrumens, ô filles de Mémoire !
L'ange du Dieu vivant a détrôné la gloire
De votre impudique Apollon.

Vos accens étaient nés des fanges de l'abîme ;
Leurs notes répandaient l'infection du crime ;
Leur éclat cachait le venin.
Le souffle des vertus passe sur notre lyre,
Et nous ne fécondons notre sacré délire
Qu'aux bords inspirans du Jourdain.

L'Oreb, le Sinaï nous préparent des fêtes ;
Le Liban nous redit les chants de ses prophètes,
Dont autrefois il éclata ;
Nous unissons nos cœurs aux milices des anges
Qui font devant la croix retentir leurs louanges,
Sur les sommets de Golgotha.

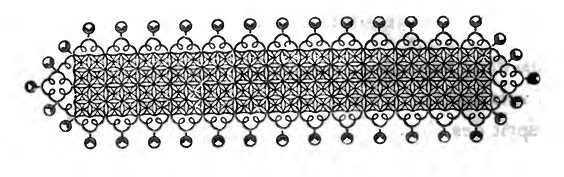
O chantre, écho vivant de ces hymnes de flamme !
Aux fécondans accords qui tombent de ton âme
Naissent mille chantres pieux,

Qui, prenant pour flambeau l'éclat qui t'environne,
S'avancent sur tes pas comme après la calonne
Qui marchait devant les Hébreux.

Et poursuivant ton vol vers la terre promise,
Sur un rocher nouveau, comme un autre Moïse,
Frappe la verge de ta voix :
Et le rocher se fond en ondes jaillissantes,
Ainsi qu'en leurs doux bruits les chutes frémissantes
De mille ruisseaux à la fois.

Mais le plus pur éclat dont se pare ta tête
S'allume dans nos temps où l'on voit la tempête
Eclipser tant de brillans noms :
Tandis qu'autour de toi mille gloires pâlissent,
Fidèle à ton passé, de ton âme surgissent
Les plus miraculeux rayons.









Ainsi quand Jéhova du sein de la retraite
Envoya Jérémie aux enfans d'Israël,
Il toucha de sa main la bouche du prophète,
Et le fit un écho de son verbe éternel.

Ainsi dans ton repos, sous ton toit solitaire,
Tu vois descendre à toi, terrestre séraphin,
L'esprit des chants sacrés, la muse du Calvaire,
Qui place sous tes doigts un instrument divin.

Et sa voix te redit : « Marche, marche, poète :
» Le ciel t'a proclamé l'ange d'Adonaï,
« Le lion de Juda, l'éclatante trompette
» Dont les accens roulaient du haut de Sinaï ».

Soudain, ainsi qu'aux cieux l'aigle vainqueur s'élance,
Et décrit dans son vol un cercle éblouissant,
Flottant dans ton extase aux champs de l'espérance,
Tu jettes tes accords au siècle languissant.

Tu demandes au Christ, qu'en tous lieux on méprise,
De rendre à nos regards ses rayonnans flambeaux,
De souffler sur la couche où le siècle agonise,
Comme un corps ulcéré qui s'en va par lambeaux.

Aux cœurs déshérités des promesses suprêmes,
Tu fais dans tes transports luire la vérité ;
Lorsque les nations brisent les diadèmes,
Ta lyre avec l'autél défend la royauté.

Et couvrant tes douleurs des voiles du mystère,
Du dernier jugement tu nous peins les tableaux,
Pour nous montrer à nu la honte de la terre,
Et son tourment profond comme les grandes eaux.

On dirait, épendant sa mélodie exquise,
Dans la nuit d'ici-bas, ce divin troubadour
Que la grace a nommé le séraphin d'Assise,
Dont l'âme s'épanchait comme un fleuve d'amour,

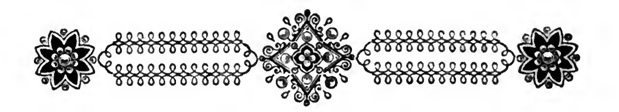
Ou le cœur de Basile en son angoisse amère,
Exhalant ses soupirs sous ses ombreux berceaux,
De même que l'encens qui fume au sanctuaire
Ondoie et se répand sous les sombres arceaux.

Oh ! que j'aime l'éclat de ta pure couronne,
Que nul vent ne ternit, poète de la Croix !
C'est quand d'autres tombaient des splendeurs de leur trône
Que le ciel sur ton front mit le sceau de son choix.

Tu blanchis à l'écart comme une lampe sainte,
Qui dans l'obscurité ne doit jamais pâlir.
Que ton pain soit amer et ta coupe d'absinthe,
Vers tes sacrés destins tu marches sans faiblir.

O poète ! poursuis, poursuis ta course ardente,
En butte à la douleur, au dédain des méchans ;
Avance, le front haut, comme autrefois le Dante,
Et notre âge en tes chants retrouvera ses chants.





LIVRE DEUXIÈME.

Amour.

A MONSEIGNEUR FRANÇOIS-MARIE CART,

ÉVÊQUE DE NISMES.

—

Quis me separabit a charitate Christi.
PAUL. Rom. 1.

Quel souffle brûlant me pénètre ?
Quel démon me traque en tout lieu ?
Et quel pouvoir fait dans mon être
Circuler un torrent de feu ?
Au milieu de ma veille austère ,
Dans mes veines bout le tonnerre ;

Et d'un mouvement indompté,
J'entends que mon âme s'écrie :
J'ai soif sans fin, j'ai soif de vie,
De vie et d'immortalité.

Mais où trouver dans l'ombre obscure
Qui descend pour m'environner,
Où trouver la guirlande pure
Dont mon front veut se couronner.
Où vous trouver, ô sœurs jumelles?
Répondez, beautés éternelles,
Où s'allume votre flambeau?
Où se découvre votre face,
A la splendeur que rien n'efface?
Où rayonne votre bandeau?

Une voix m'a crié : « Le monde
» Où tu te traînes ici-bas,
» N'a nul écho qui te réponde
» Que pour t'annoncer le trépas;
» Et l'immortalité, la vie,
» Trônent dans une autre patrie
» Que sur la terre, où, tour-à-tour,
» Tout va se résoudre en poussière.
» Si tu cherches notre lumière,
» Ne la réclame qu'a l'amour ».

Et j'ai dit : « Amour, ton essence,
Qui viendra me la révéler ?
Où donc se cache ta présence,
Où pourrai-je la dévoiler ?
La demanderai-je aux orages ?
Au flot qui baise les rivages ?
A la mer dans ses longs tourmens ?
Aux corps lumineux qui gravitent ?
A cet univers où s'agitent
Les êtres et les élémens ? »

Et tout m'a répondu : « Nous sommes
Et nous relevons de l'amour.
Des cieux il a décrit les dômes ;
Il allume le roi du jour,
Et les myriades d'étoiles
Qui de la nuit sèment les voiles ;
Il meut à son gré l'Océan :
Et tout ce qui roule ou murmure,
A ce maître de la nature
S'élève en un concert géant. »

Amour, serais-tu de la lyre
L'enthousiasme et les accords ?
La voix que le génie inspire
Et déroule dans ses transports ?

Et l'esprit de la Poésie
Me dit : « C'est lui qui m'a choisie
» Pour verser ses flots de grandeur.
» Je suis en lui comme en ma source ;
» Sa main me lance, et dans ma course
» Son aile soutient ma vigueur. »

Amour, es-tu dans les écoles
Et dans les chaires des mortels ?
Mais leur parole à leurs paroles
Livre des combats éternels.
Es-tu dans les pompes humaines,
Sous les demeures souveraines,
Dans la force et la majesté ?
Mais toutes les gloires des hommes
Ne sont, hélas ! que vains fantômes,
Lustre éphémère et vanité.

Amour, dont la soif me dévore,
Parais donc, resplendis sur moi ;
Parais à ce cœur qui t'adore,
Et que ce cœur tressaille en toi.
Parais à ce regard de flamme ;
Parais, chaste époux de mon âme,
Comme à son lever le soleil.
Vole, luis à ta bien-aimée,

C'est ta grace qui l'a formée
Chaste comme un flot de vermeil.

Mais quelle voix viens-je d'entendre,
Mon âme? quelle douce main
T'attire, et quel langage tendre
T'adresse ton époux divin ?
« Viens, dit-il, viens, ô la plus belle !
» Accours ; ton bien-aimé t'appelle :
» Il est le père des vertus,
» Il est l'espérance et la voie,
» Il est la couronne de joie,
» Il est l'amour, il est Jésus.

» Viens, ma colombe ; car toute âme
» Qui pour unir son cœur au mien,
» Me cherche, parmi le cinname
» Elle se repose en son bien.
» Dans son être que j'environne,
» Je m'assieds ainsi qu'en un trône,
» Par le sacrement des autels.
» Et bientôt à son innocence
» J'abandonne la jouissance
» Des cieux, mes palais immortels. »

O Jésus, Dieu de ma jeunesse !
Donnant trève à mes longs soupirs,

Tu m'inondes donc d'allégresse,
Quand je défaillais de désirs!
Et ta main m'entoure de roses
Dans le séjour où tu réposes;
Mon cœur sur ton cœur a battu;
Diamant que l'ange contemple,
Ta nourriture en fait un temple,
Un sanctuaire à la vertu.

Amour, amour tout désirable,
Qui de toi peut me séparer?
Et quel plaisir est comparable
A celui de te désirer?
Tandis qu'en toi ma soif s'étanche,
Ainsi qu'une colombe blanche
Dont l'aile se dore au soleil,
Tel en tes flammes je rayonne,
Telle ta beauté me couronne,
Astre sans chute et sans réveil.

Amour, tu revêts la lumière
Ainsi qu'un sublime manteau.
Les grandes eaux dans ta carrière
N'obscurcissent pas ton flambeau.
La foudre est ton char de victoire,
Le soleil ta robe de gloire;

Tes pieds font jaillir les éclairs ;
Le vent d'un pôle à l'autre apporte
La vertu de ton nom plus forte
Que la mort et que les enfers.

Amour, autel du sacrifice
Où je viens immoler mon cœur,
Trône éclatant de la justice,
Que ne puis-je, dans mon ardeur
Et dans mon extase divine,
De tous les cœurs sur ma poitrine
Former un faisceau glorieux,
Pour venir dans ma dépendance,
Les consacrer à ta puissance,
Et les embraser de tes feux !

1840.







AD TE DOMINUM CONFUGI.

Mon Dieu, je vais à toi comme l'humble prière,
Comme l'encens qui vole au-dessus de l'autel,
Comme les chants sacrés, les accords, la lumière,
Qui remplissent le temple en un jour solennel.

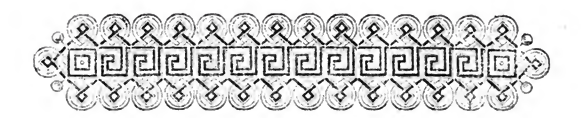
Je vais à toi, Seigneur, ainsi que la colombe
Qui regagne son nid au sommet de la tour,
Comme l'âme qui rend sa dépouille à la tombe,
Comme à son bien-aimé le cœur brûlant d'amour.

Mon Dieu, je te bénis comme le vent murmure,
Comme l'airain pieux palpite dans les airs,
Comme l'aube se lève et blanchit la nature,
Et comme le soleil échauffe l'univers.

Tel que l'agneau se plaît à brouter l'herbe tendre,
L'abeille à butiner sur l'incarnat des fleurs,
Ainsi dans le mystère, ô Dieu, j'aime à t'entendre,
J'aime à me délecter dans tes saintes douceurs.

De même qu'un beau lis humide de rosée
Dort, et de ses parfums embaume le matin,
De ton sang, o Jésus! mon ame est arrosée,
Et répand son amour comme un encens divin.





A mon Ange Gardien.

Ainsi, m'abritant sous ton aile,
Ta tendresse veille sur moi,
O mon ange toujours fidèle!
On dirait une sentinellle
Commise à la garde d'un roi.

Tu reposas tes yeux modestes
Sur les langes de mon berceau ;
De tes mains pures et célestes,
Tu dois envelopper mes restes
Dans le suaire du tombeau.

O doux ami ! ta fraîche image
Se montre à moi dans mon chemin ;
Comme une étoile dans l'orage,
Tu vas me frayant un passage
A travers le roulis humain.

Je m'avance comme Tobie,
A côté de mon Raphaël ;
Heureux compagnon de ma vie,
C'est sur ton bras que je m'appuie
Dans le sentier qui monte au ciel.

Ta voix caressante m'appelle
A l'ombre, sous la main de Dieu,
Et, de même que l'hirondelle
Bâtit son nid sur la tourelle,
J'ai planté ma tente au saint lieu.

Et c'est là que, dans le silence,
Je brûle d'un amour vainqueur;
Là que mon extase s'élance,
Que je trouve dans l'innocence
Les rassasîmens de mon cœur.

Là, je me plonge en ces fontaines
Que Jésus réserve à ses fils,
Que la grace tient toujours pleines,
Et je ressemble dans les plaines
Au blanc agneau parmi les lis.

Et là surtout, ta voix amie,
Plus douce que le plus doux miel,
Exquise et touchante harmonie,
Me parle la langue infinie
Que les anges parlent au ciel.

Et lorsque je vais par le monde,
De mon exil traînant les fers,
A travers une nuit profonde,
Tandis que ce cloaque immonde
De ses vapeurs corrompt les airs,

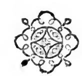
Dans la brise qui m'environne
Tu mets de suaves odeurs
Que du Christ exhale le trône,
Et qui de ta blanche couronne
Embaument les célestes fleurs.

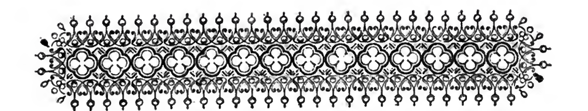
Quand la tempête s'amoncelle,
A travers les flots agités
Ta main gouverne ma nacelle ;
Ton front dans la nuit étincelle,
Et calme les vents ameutés.

Et c'est ainsi que de l'épreuve
J'ai vingt fois rompu l'aiguillon,
Tandis que sur mon âme veuve
La douleur, large comme un fleuve,
Roulait les flots de son poison.

De même qu'une fraîche rose,
Aux lueurs d'un brillant matin,
Au souffle de ton aile éclose,
Depuis longtemps ta main repose
Ma jeune tête sur ton sein.

Et dans cet abri tutélaire,
Mon cœur devient pur comme toi;
Il est un vivant sanctuaire
Où la vertu me dit, mon frère,
Ou je dis, ma sœur, à la foi.





LA SŒUR DE CHARITÉ.

A Mademoiselle Nathalie Roustan.

—

La voyez-vous, enfans du monde,
Dans le silence du saint lieu,
Comme un cygne qui dort sur l'onde,
Cette douce fille de Dieu?

C'est la rose odorante et pure
Qui parfumait les bords d'Eden ;
C'est l'humanité sans souillure,
L'Eve du céleste jardin.

C'est l'âme blanchie au Calvaire,
Dans le sang du divin agneau ;
C'est la femme que sur la terre
L'ange para de son bandeau.

C'est le trône de l'innocence,
C'est le temple du Saint-Esprit,
C'est l'amour, c'est la bienfaisance,
C'est l'épouse de Jésus-Christ.

Elle puise en sa noble flamme
Des remèdes pour tous les maux,
Qui se répandent de son âme
Comme un torrent de fraîches eaux.

C'est l'appui que la providence
Réserve au voyageur souffrant ;
Elle est le port de l'espérance,
Et la mère de l'indigent.

A l'infortuné qui frissonne,
Sous son toit ouvert aux frimas,
Au pauvre que tout abandonne
La Charité tend ses deux bras.

Au vieillard que pas un n'accueille
Elle donne asile et repos ;
Aux orphelins qu'elle recueille
Elle prépare des berceaux.

Du guerrier que le mal lacère,
Loin d'une mère et d'une sœur,
Elle est la sœur, elle est la mère
Qui compâtit à sa douleur.

Du criminel que dans sa geole
Nul ne vient apprendre à souffrir,
Elle est l'aumône qui console
Et qui donne le repentir.

Oh! voyez comme elle se penche
Au chevet de l'agonisant!
C'est un ange dont l'aile blanche
Couvre la face d'un mourant.

Et tandis qu'aux vers de la terre
Va retourner ce corps mortel,
Elle, aux ardeurs de sa prière,
Accompagne son âme au ciel.

La voyez-vous, enfans du monde,
Dans le silence du saint lieu,
Comme un cygne qui dort sur l'onde,
Cette douce fille de Dieu?





De Profundis.

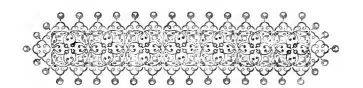
Des profondeurs de ma misère,
O mon Dieu! j'ai crié vers toi:
Entends la voix de ma prière,
Incline l'oreille vers moi.

Qui pourra soutenir ta face,
Si tu sondes l'iniquité?
Mais en toi réside la grace
Qui blanchit mon impureté.

Et j'ai soutenu ta justice,
A cause de ta sainte loi.
J'ai gardé ton verbe propice :
Mon espérance était en toi.

Oh ! que le peuple qui t'adore,
Espère dans ton seul amour,
Depuis le lever de l'aurore
Jusques à la chute du jour.

Car ta clémence nous accorde
Une grande rédemption,
Et lave, en sa miséricorde,
Les iniquités de Sion.



LE 2 NOVEMBRE AU CIMETIÈRE.

Du jour des trépassés finissent les prières;
Des larmes ont coulé de toutes les paupières,
Et chacun s'est redit que ceux qu'il a chéris
Il pourra les rejoindre aux célestes parvis.
Mais déjà, sur deux rangs, repart la foule sainte;
Je demeure isolé dans la funèbre enceinte,

Avec quelques chrétiens épars, qui plus longtemps
Veulent entretenir l'ame de leurs parens...

Voilà l'humble réduit, voilà la simple pierre
Où de ce que j'aimai repose la poussière,
La tombe où le passant ne lit qu'un mot sacré :
« En toi seul, ô mon Dieu! nous avons espéré. »

Cyprès au lugubre feuillage,
Que les froids ne font pas jaunir,
Je ne viens pas sous votre ombrage
Soupirer ma plainte et gémir.
Fleurs qui croissez sur la verdure,
Votre éclat et votre parure,
Loin de me briser de douleur,
Dans la coupe de ma tristesse
Epanchent le vin d'une ivresse
Qui m'inonde de sa vigueur.

Car vous êtes les vrais symboles
Des êtres purs que j'ai perdus,
Et les parfums de vos corolles
Sont les parfums de leurs vertus.
Oh! la mesure de leur vie
D'innocence fut si remplie;

Ils semaient tant dans leur chemin
La foi, la prière et l'aumône,
Que je sais que Dieu les couronne
De la palme du séraphin.

C'est donc moi qui languis encore
Dans ces régions de la mort :
Eux n'ont senti leurs yeux se clore,
Que pour les rouvrir dans le port,
Le port de vie et de lumière.
Mais j'ai dans la rude carrière
Que je dois encor parcourir,
La mémoire qu'ils m'ont laissée,
Et la force de la pensée
Que nous devons nous réunir.

Oui, la forte, la noble épée
Que je brandis dans les combats,
Dans leur exemple est retrempée :
L'ennemi ne la rompra pas.
Le cœur que couvre ma poitrine,
Palpite d'une ardeur divine;
Et dans mes assauts périlleux,
Quand me menace une défaite,
Je les vois, penchés sur ma tête,
Me soutenant du haut des cieux.

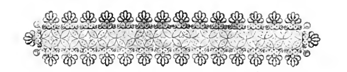
Toi qui me délaissas si petit, ô ma mère !
Qu'à peine je pouvais comprendre ton amour,
Vous qui l'avez suivie, ô ma sœur ! ô mon frère !
Au bienheureux séjour,

Oui, c'est bien votre voix, c'est bien votre sourire
Qui m'excite à la lutte et me rend triomphant ;
Mère, c'est bien ta voix douce qui vient me dire :
« Courage, mon enfant. »

Et toi dont près d'ici je reconnais la tombe,
Angélique beauté, choix de mon cœur pieux,
Mais que Dieu réclama, ton œil, ô ma colombe !
Me garde aussi des cieux.

Vois, je suis encor pur, vierge comme ton ame,
Chaste comme tes yeux, modeste comme toi,
Car devant le Seigneur tu brûles le cinname,
En l'implorant pour moi.

Oh ! priez tous pour moi, toi surtout, ô mon père,
Dont le trépas récent fut si saint et si doux !
Jusqu'à ce que, laissant ma dépouille à la terre,
Je revole vers vous.



A mon Ame.



Image de ce Dieu que j'aime,
Souffle de la divinité,
Lampe qui brûles en moi-même,
Fille de l'immortalité ;

Haleine caressante et douce
Comme le zéphir dans le bois,
Comme l'eau glissant sur la mousse,
Comme une séraphique voix ;

Verras-tu finir ta tristesse ?
Verras-tu te luire un beau jour
Où rien n'altère ton ivresse,
Où tout seconde ton amour ?

N'est-il pas un port dans la vie
Où ne puissent voler les maux ?
N'est-il pas de rive chérie
Où nos jours trouvent le repos ?

N'est-il pas de cœur adorable
Qui se fonde dans notre cœur ?
N'est-il pas d'abri préférable
Où ne règne que le bonheur ?

O mon âme ! quel vain langage
A changé tes accens pieux,
Et quelle décevante image
Vient se présenter à tes yeux !

C'est en vain que, comme l'abeille,
Tu vas des fleurs suçant le miel;
Toujours ton désir se réveille....
Ta félicité n'est qu'au ciel.

Brisé par sa noire tristesse,
Et dans sa soif de séraphin,
Ton cœur veut remonter sans cesse
Vers les bocages de l'Eden.

Mais en mangeant le fruit suprême,
Nous nous sommes fait notre sort.
La terre a crié d'elle-même :
Elle avait enfanté la mort.

O mon âme! depuis cette heure,
De ta triste rébellion
L'angoisse assiége ta demeure,
Ta compagne est l'affliction.

Pauvre ange que mon corps recouvre
Comme d'un manteau consumant!
Pauvre captive à qui l'on n'ouvre
Sa prison qu'un petit moment!

Mais s'il faut languir, que t'importe?
N'as-tu pas l'amour et la foi
Qui te disent : « Sois toujours forte ;
» Console-toi, console-toi.

» Malgré ta misère profonde,
» Et malgré le deuil de tes jours,
» Tu demeures reine du monde,
» Et le Seigneur t'aime toujours.

» Regarde ce qui t'environne,
» Monumens, richesses, palais ;
» Le temps les brise, les moissonne,
» Les anéantit à jamais.

» L'herbe se fane, la fleur tombe ;
» Tout périt, tout passe ici-bas ;
» Tout va se perdre dans la tombe,
» Et toi seule tu ne meurs pas. »



L'Espérance.

Viens sur mon cœur, ma bien-aimée,
Lis virginal, fleur embaumée,
Odorante coupe où je bois,
Foyer où mon âme s'embrase,
A nous deux la paix et l'extase,
Brillante épouse de mon choix.

Comme l'agneau dès bergeries,
Paissant sur des rives fleuries,
Se désaltère en leurs ruisseaux,
Tel, dans l'extase qui m'enchante,
Ma soif, sans cesse renaissante,
S'apaise toujours dans tes eaux.

Au-dessus des plages mortelles
Me laissant porter sur tes ailes,
Et fuyant les bruits importuns,
Dans le lien qui nous rassemble,
Nous courons, nous planons ensemble,
A l'odeur de tes doux parfums.

Tel qu'un flot jaillit d'une source,
Ainsi, le long de notre course,
Les roses naissent dans ta main
Et se répandent en nuage;
Tu me dis, dans ton saint langage
Résonnant comme un luth divin :

« Le monde n'est qu'un vil fantôme,
» Un nuage, un chétif atome,
» Un cadavre dont l'âme à fui,
» Une fumée, un peu de brume,
» Une ombre, une legère écume
» Que le vent chasse devant lui. »

Et ton doigt, fixé vers la nue,
Me découvre dans l'étendue
Où se déroule le ciel bleu,
Avec son cortége d'étoiles,
Ton nom qui rayonne sans voiles,
Comme une colonne de feu.

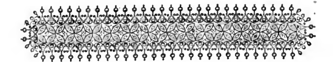
Alors, au son de ta voix forte,
Je sens, à l'ardeur qui m'emporte,
Que les cieux venant à crouler,
Et les fondemens de la terre
Se brisant ainsi que le verre,
M'écraseraient sans m'ébranler.

Mais c'est surtout quand je défaille,
Lorsque l'angoisse me travaille,
Comme un lion dans sa fureur
Cramponne et déchire sa proie,
Que sur la douleur qui me broie,
Tu répands tes flots de douceur.

Et tu me dis : « Une heure encore,
» Dans le tourment qui te dévore,
» Nourris-toi d'absinthe et de fiel,
» Et de l'exil de cette vie
» Nous volerons vers la patrie,
» Vers les tabernacles du ciel ».

Viens donc à moi, ma bien-aimée,
Lis virginal, fleur embaumée,
Odorante coupe où je bois,
Foyer où mon âme s'embrase,
A nous deux la paix et l'extase,
Brillante épouse de mon choix !





CHASTETÉ.

A MADEMOISELLE F. M.

En toi je m'enivre,
Noble Chasteté!
A toi je me livre!
Tu me vois poursuivre
Ta suavité!

Divine parole !
Nom mystérieux !
Gracieux symbole !
Splendide auréole !
Astre glorieux !

Du ciel où tu trônes,
Ange le plus doux,
C'est toi seul qui donnes
Les belles couronnes
Aux chastes époux !

L'homme pur t'honore
Dans le jeune enfant,
Qui dans son aurore
Méconnaît encore
Un siècle méchant.

Des vierges sans tache
Que des soins mortels
Ta puissance arrache,
Et qu'elle rattache
Aux pieds des autels ;

Tu gardes les âmes,
Tu soutiens les cœurs,
Tu nourris les flammes,
Et tu les réclames
Pour être tes sœurs.

Tu vis dans le prêtre
Qui dès le berceau,
Semblable à son maître,
Conserve son être
Pur jusqu'au tombeau.

O divine haleine,
O vent embaumé,
Encens de la plaine,
Coupe toujours pleine
Pour le bien-aimé;

Prairie arrosée
Qu'émaillent des fleurs,
Céleste rosée,
Dans l'âme embrasée
Epenchant tes pleurs;

En toi je m'enivre,
Noble Chasteté !
A toi je me livre !
Tu me vois poursuivre
Ta suavité !



Souvenir.

Pauvre fauvette délaissée
Sous le dôme des bois touffus,
Ne crains-tu pas, ma fiancée,
Que ton ange ne vienne plus?
Oh! de mon cœur, ô mon amie,
Le monde ne peut te bannir;
Et je perdrais plutôt la vie
Que de perdre ton souvenir.

Ne redoute pas mon absence,
Car tu sais que mon cœur de feu
S'incline vers ton innocence,
Après s'être incliné vers Dieu.
Et tout ce que le siècle envie
N'a rien qui le puisse éblouir;
Jusqu'aux limites de ma vie
Je garderai ton souvenir.

C'est le Seigneur qui me gourmande,
Et dont je sens l'esprit sur moi;
C'est sa gloire qui me commande
De le célébrer loin de toi.
Mais sa bonté qui t'a bénie
Vers toi me fera revenir,
Blanche étoile qui sur ma vie
Fais rayonner ton souvenir.

Si l'impétueuse indécence
Flotte à mon regard attristé,
Vierge, ta robe d'innocence
Au banquet de la chasteté
Par son doux éclat me convie,
Eclat que rien ne doit ternir....
Que ta pudeur, ô mon amie,
Garde toujours mon souvenir.

J'ai vu de beautés radieuses
Voltiger le léger essaim,
Et pour des têtes envieuses
L'or tresser le bandeau d'hymen;
Mais ces éclats, ô mon amie,
Ne mont pas coûté de soupir...
Le seul partage que j'envie
C'est la lyre et ton souvenir.

Au sein de la patrie agreste,
Où le ciel plaça nos berceaux,
Fleurit notre enfance modeste,
Comme l'amandier des coteaux:
Et tel qu'on voit dans la prairie
Deux clairs ruisseaux se réunir,
Tel dans nos cœurs, ô mon amie,
Se fondit notre souvenir.

L'église à notre adolescence,
Au premier festin des élus,
Rassasia notre innocence
Du pain où se donne Jésus;
Et dès ce jour, où notre vie
De son Dieu se vit revêtir,
L'autel lui-même, ô mon amie,
Cimenta notre souvenir.

Et depuis nos âmes parées
Pour les tabernacles de Dieu ,
Ressemblent aux lampes sacrées
Qui sans fin brûlent au saint lieu...
Un jour, j'espère , ô mon amie ,
Ton ange pourra revenir,
Pour ne vivre que de ta vie
Dans la paix de ton souvenir.





Chant Nuptial.

Les sons des instrumens aux voûtes du manoir
Jetaient joyeusement leurs vagues d'harmonie ;
On se passait aux mains mille coupes remplies ;
La danse se croisait, tournait : c'était le soir,
Lorsque la nuit qui vient et le jour qui recule
Font trembler les réseaux d'un douteux crépuscule.

Ludovic et Proba, qu'à l'autel ce matin
Le pasteur a bénis, désertent le festin,
Et vont s'asseoir non loin de la vieille chapelle
Où l'airain des aïeux chaque jour les appelle.
Du banquet et du bal le tumulte et le bruit
Dans ces cœurs adorés amèneraient l'ennui.
A leur pudique amour il faut paix et silence,
Il faût l'epace et Dieu pour leur cœur qui s'élance.
Ils arrêtent leurs pas sous un bosquet en fleurs,
Où le jasmin répand ses suaves odeurs;
Et prenant aux rameaux sa harpe suspendue,
Ludovic fait vibrer sa voix inattendue,
Et chante ses transports qu'entendent seuls les buis,
Les roses d'alentour et les anges des nuits :

« O Proba, ma sœur, mon épouse,
Dont la céleste pureté
Comme l'émail de la pelouse
Embauma la virginité,

» Ton âme est la source où j'aspire,
Ma joie après mon rédempteur,
Ta voix le charme qui m'attire,
Ton cœur la moitié de mon cœur.

» A voir ta figure décente,
Tes yeux baissés, ton front serein,
On dirait l'Eve éblouissante
Qui foulait les gazons d'Eden.

» C'est ainsi, quand Dieu l'eut formée
Dans sa grâce et dans sa candeur,
Qu'Adam reçut sa bien-aimée
Des grandes mains de son auteur.

» C'est la femme, l'Eve plus belle
Que la première qui tomba,
Que tu choisis pour ton modèle
Et pour ta mère, ô ma Proba.

» Et cette mère que je prie,
Et que je vénère avec toi,
C'est l'humble Vierge, c'est Marie,
Dont la bonté te donne à moi.

» Nos deux âmes qu'elle rassemble,
Sont deux colombes qu'elle unit,
Pour les faire envoler ensemble
Au ciel où se trouve leur nid.

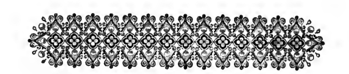
» Volons donc, couple solitaire,
Elevons vers Dieu notre essor,
Et ne souillons pas sur la terre
Le duvet de nos ailes d'or.

» Allons en compagnes fidèles,
Aux vivans palais de Jésus,
A ces montagnes éternelles
Où les autans ne grondent plus.

» Fournissons donc notre voyage,
Et si l'aiguillon du trépas,
L'un sans l'autre dans le passage
Nous enlève au jour d'ici-bas,

» Que celui-là passe et s'élance
Où n'atteint jamais le péril;
Que l'autre languisse en silence,
Et quand finira son exil,

» Espérons que sous son ombrage
La Croix, ce palmier éternel,
Comme le dais de ce feuillage,
Nous couvrira tous deux au ciel. »



L'Ange de la Foi.

C'est toi que je vois dans mes rêves,
C'est toi qui berces mon sommeil,
C'est encor toi qui me soulèves
Quand l'Angélus tinte au reveil.

C'est toi qui planes sur ma tête
Et qui m'accompagnes le jour ;
Tu me soustrais à la tempête,
Tu m'inondes du bel amour.

Tu me fais naître des pensées
Dont tu te fais l'écho divin,
Et toutes mes larmes versées
Tu les recueilles dans ta main.

Tes doigts tressent une couronne
Que tu déposes sur mon cœur,
Et ta présence m'environne
D'un intarissable bonheur.

C'est le frolement de ton aile
Qui répand les sons de mon luth,
Et qui sur sa corde fidèle
Fait vibrer les chants du salut.

C'est ta force qui me remue,
Je palpite de ton ardeur;
C'est toi qui, déchirant la nue,
Me dévoiles du créateur

Les perfections infinies :
M'envolant au plus haut des cieux,
J'entends les saintes harmonies
Des archanges toujours joyeux.

Et ton inaltérable essence
Donne à ma voix un son divin ;
Je n'aspire qu'à l'innocence
De ta blanche robe de lin.

De l'incrédule et de l'impie
Tu me fais éviter l'accès,
Et je me ris de leur folie
En rougissant de leurs excès.

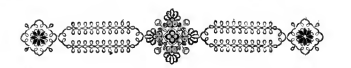
Ils nomment leur dieu la Sagesse,
Et leur Dieu c'est le désespoir ;
Ils cherchent à monter sans cesse,
Et sans cesse on les voit déchoir.

Attendez-vous à l'esclavage,
Si leur voix vous dit : liberté ;
Ne voyez que mort et ravage
A leur mot de félicité.

Moi, je me repose à ton ombre,
O Foi, fille de l'éternel :
Car je reçois des dons sans nombre
Que tu laisses tomber du ciel.

Oh! que par toi j'aime et j'espère,
Montres-moi toujours ton air doux;
Tiens-moi toujours comme une mère
Tient son enfant sur ses genoux!









O lyre, ô mon âme.
Amour qui m'enflamme,
Langage touchant,
Exquise harmonie,
Voix de mon génie,
Pour louer Marie
Modulons un chant !

O reine très sainte,
Agréez ma plainte.
O tour de Sion,
Vierge sans souillure,
Que mon cœur s'épure,
Palpite et murmure,
A votre doux nom.

Beauté de la grace,
Votre éclat surpasse
L'éclat des soleils;
O lampe que j'aime,
Aurore suprême,
Versez sur moi-même
Vos rayons vermeils.

Fontaine scellée,
Dans son cours voilée
Le long du désert,
Versez l'eau divine
Au lis qui s'incline;
Baignez la racine
De l'arbrisseau vert.

De qui vous implore
Protégez l'aurore,
Astre du matin :
Sur sa vie aride
Jetez votre égide,
Et soyez son guide
Dans l'âpre chemin.

Modèle des femmes,
Paix des chastes âmes,
Je recours à vous,
Vous en qui j'espère :
Soyez-moi ma mère,
O cœur débonnaire,
O cœur le plus doux.

Et lorsque le monde,
Océan qui gronde,
Dans ses longs tourmens,
Viendra sur ma vie,
Battre sa furie,
Apaisez, Marie,
Ses bouillonnemens.

Guidez ma nacelle,
Balançante et frêle,
Déjà loin du port;
A travers la lame
Qui bondit et clame,
Montrez-vous la flamme
Qui blanchit au port.

Car nul ne peut dire,
Que cessant de luire
Aux bons matelots
Battus par l'orage,
Votre auguste image
N'ait calmé la rage
Qui cabrait les flots.

O faisceau de myrrhe
Que le ciel respire,
Parfum des amours
Que la foi réclame,
Versez le dictame
Sur le mal d'une âme
Qui languit toujours.



LA CROIX DES CHAMPS.

A l'heure solennelle où la cloche des bois
Module dans les airs l'angélus de Marie,
D'un pas religieux et l'âme recueillie
J'aime à venir rêver au pied de cette croix.

L'œil ne retrouve ici d'autre magnificence
Que la simplicité qui convient au désert,
Mais sur l'humble granit que la mousse a couvert
Se prosternent des fronts couronnés d'innocence.

C'est devant cette croix que l'homme des hameaux
Au maître des saisons réclame en sa prière ,
Le pain pour les enfans que nourrit sa chaumière ;
Le soleil pour ses fruits, l'herbe pour ses troupeaux.

C'est elle qu'il salue au lever de l'aurore ,
Quand il mène ses bœufs aux sillons du labour.
Le vieillard y répand des paroles d'amour,
Et pense à ses longs jours que la vertu va clore.

Deux timides époux , en se donnant la main,
Y demandent la paix pour leur jeune ménage,
Lis de la solitude et l'orgueil du village,
La pureté tressa leur couronne d'hymen.

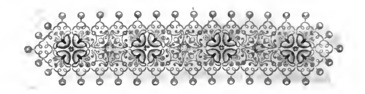
Modeste monument, la naïve bergère,
Lorsque non loin de toi paissent ses doux moutons,
Comme un sublime autel te pare de festons
Que sa main a tressés sur l'herbe bocagère.

Et puis sa tendre voix te dit : « Arbre divin,
» Prête sous ton ombrage un nid à la colombe,
» Incline tes rameaux sur le deuil de ma tombe,
» Comme dans son berceau tu voilas mon matin ».

Et moi qui te visite à cette heure où la brise
Aspire les parfums sur les halliers en fleurs,
Et de leurs encensoirs t'apporte les odeurs,
Comme l'encens qui flotte aux parvis d'une église,

Je te répète aussi, veille, veille sur moi,
Poète, que ta force arme contre le monde :
Qu'importe que les vents sur ma nef vagabonde
Soufflent impétueux, si je chante pour toi.





LIVRE TROISIÈME.

LE BAPTÊME DE FEU.

A M. E. Turquety.

—

Un jour, comme frappé par un coup de tonnerre,
Je sentis une main m'enlever à la terre,
Et mon front radia des rayons du soleil ;
Et, comme si l'aiglon m'avait prêté ses ailes,
Je montais, et je vis des portes éternelles
Resplendir les flots de vermeil.

6

Et parmi les transports mélodieux des anges,
Au milieu des concerts des divines phalanges,
Jéhova me léguant un luth du paradis,
J'aspirais à longs traits les accords séraphiques ;
Et quand je fus rempli de célestes cantiques,
Voici les mots que j'entendis :

« Barde, il faut qu'à travers les tempêtes du monde
» Tu fournisses pour Dieu ta carrière profonde ;
» Va, porte le front haut, et célèbre la Croix ;
» Va, que rien de ta foi n'ébranle l'assurance :
» Fais tomber de ton luth l'amour et l'espérance
» Sur les indigens et les rois. »

Et je redescendis des sphères infinies,
Et mon âme épancha ses jeunes harmonies,
Et j'essayai mes doigts sur mon luth de saphir,
Et l'écho répéta ma parole craintive,
Comme sous les rameaux inclinés de la rive
Bruit la plainte du zéphir.

Et dès ce jour, le feu, dans ma poitrine ardente,
Maintient comme à l'autel sa flamme fécondante ;
Son éclat dans l'horreur de ce siècle pervers

Me guide, et quand j'ai vu sa lame furibonde
Fondre dans ses tourmens sur ma nef vagabonde,
J'ai chanté plus haut mes concerts.

Mais l'heure, l'heure arrive où secouant sa fange
Pour dégager l'esprit, le barde se fait ange,
Le jour qui le transforme en céleste flambeau,
En le faisant passer par un autre baptême,
Comme pour l'épurer d'un sanglant anathème
Qu'il conserve après le berceau.

Car ne recherchez plus l'homme dans le poëte;
Glaive qui se durcit au vent de la tempête,
La main de Jéhova l'agite dès ce jour;
Son cœur se convertit en vase de justice :
C'est un autel sublime où fume en sacrifice
Un éternel encens d'amour.

Ah! quel que soit le nom que ce combat réclame,
Sous mille traits brûlans agonisait mon âme;
La lumière à mes yeux ressemblait à la nuit,
Et la mort sur mon cœur posait un pied superbe.
Brisé comme la rose, arraché comme l'herbe,
Je me desséchais dans l'ennui.

J'étais comme un vivant descendu dans la tombe.
Comme le roi des airs qui fond sur la colombe,
Tel le mal dévorant s'élançait sur mon cœur.
La terreur de ses cris déchirait mon oreille;
Je plongeais, je plongeais, durant ma sombre veille,
Dans un océan de douleur,

J'étais rassasié d'angoisse et d'amertume;
Je sentais sur ma chair la flamme qui consume;
Mon être était courbé sous un immense poids;
De mes lèvres fuyait le gracieux sourire;
Mais rien n'a pu briser les cordes de ma lyre
Et ravir les chants à ma voix.

Car pour ne pas tomber sous ces flèches sans nombre,
Seigneur, je ne cherchais un abri qu'à ton ombre;
Pour désarmer ton bras appesanti sur moi,
Je te criais : Mon Dieu, frappe; mon cœur t'adore;
Frappe ce cœur soumis, frappe-le, frappe encore,
Pourvu qu'il s'incline vers toi.

Ainsi, fermant ma bouche aux accens d'allégresse,
Je bénissais ton nom du puits de ma tristesse,
Et je faisais vers toi monter l'hymne des pleurs.

Qu'importe en te louant, la misère ou la joie,
Quand on doit triompher, en restant dans ta voie,
De l'orage et de ses fureurs?

Aussi, de ces tourmens qui m'assaillaient en foule,
L'essaim s'est-il enfui comme un flot qui s'écoule :
Mon être était semblable au flambeau qui s'éteint;
Et, comme mille fois je serais mort fidèle,
Dieu me rend à la vie, et mon âme étincelle
Comme l'étoile du matin.

Ainsi qu'un paladin appuyé sur sa lance,
Je n'attends qu'un signal, et je veille en silence.
Le ciel vient de m'armer du fer de ses soldats;
Au milieu des ardeurs d'un noble sacrifice,
L'esprit ma revêtu l'armure de justice,
Mon sein respire les combats.

O toi, beau Séraphin! debout sur les murailles
Qui flanquent la cité du grand Dieu des batailles,
Sur ta tête de loin le casque du salut
A frappé de ses feux mon avide paupière;
Barde, je viens combattre autour de ta bannière,
Accorder mon luth sur ton luth.

A quel poste éclatant que ton essor s'élance,
Je suivrai fièrement les pas de ta vaillance.
Si le nombre venait à me faire plier,
Comme le chérubin qui sur l'arche de gloire
De ses ailes couvrait le propitiatoire,
M'abriterait ton bouclier.

Et, poursuivant ainsi ces luttes solennelles,
Lorsque pleuvront sur toi des palmes éternelles,
Dont tu relèveras le sublime fardeau,
Ministre qui devant son monarque s'incline,
Des rameaux dont j'aurai décoré ma poitrine,
Je te léguerai le faisceau.

Oui, chaste séraphin dont l'amour me gourmande,
De mes lauriers conquis tu recevras l'offrande...
Mais, que dis-je? au Dieu seul qui trône sur Sion,
Au maître du soleil, des vents et des tempêtes,
Au seul Adonaï reviennent nos conquêtes,
Et la gloire n'est qu'à son nom.

Je suivrai donc toujours ta lumineuse trace,
Je suivrai pour soleil ta divine cuirasse;
Et lorsque les enfans d'Ammon seront vaincus

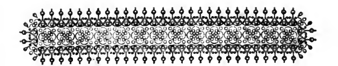
Et de leurs dieux impurs la puissance tombée,
Je te suivrai toujours, valeureux Machabée,
Au temple du dieu des vertus.

Et là nous appendrons aux murs du sanctuaire
Les lauriers que l'esprit divin qui nous éclaire
Sur l'abîme en travail nous a fait obtenir;
Et sur l'autel de paix nous consacrant nous-mêmes,
Nous redirons sans fin sur nos harpes suprêmes
Les promesses de l'avenir.

1840.







AU RÉVÉREND PÈRE LACORDAIRE,

SUR SA PRISE D'HABIT, A ROME,

AU MONASTÈRE DES DOMINICAINS.

Charita Christi urget nos.
II. Cor. 14.

—

De quel terrible acier ta poitrine étincelle?
Quel est le séraphin qui te prête son aile
Et qui trace un sillon de pourpre sur tes pas?
Quel casque lumineux a brillé sur ta tête,
Soldat du Dieu vivant, et pour quelle conquête
De son glaive de feu viens-tu d'armer ton bras?

Ah ! ta valeur s'élance au combat qui t'appelle,
Sitôt que, t'éveillant, la voix de ton modèle (1)
Résonne et te proclame à son hérédité.
L'amour qui l'exalta se peint sur ta figure ;
Il a fait à ton cœur une large blessure,
Te léguant ses trésors, souffrance et pauvreté.

Va donc, et pour l'assaut dispose ta phalange ;
Précipite ton vol pour cette lutte étrange
Où le siècle, malgré son tumulte insensé
Qui promène la mort et sème les ruines,
Verra par les travaux de tes courses divines
Revivre les splendeurs d'un glorieux passé.

Relève en mille endroits ces maisons de prière
Dont les débris épars attristent la carrière,
Figurant le mépris qu'on a fait de leur Dieu ;
Arches où Jéhova publiait ses oracles,
Doux emblêmes du ciel, silencieux cénacles,
Où l'esprit s'abattait comme un torrent de feu.

(1) Saint Dominique.

Va, les jours sont venus où de la cité sainte
Le grand Dieu d'Abraham doit relever l'enceinte,
Et rendre à ses enfans le temple et ses concerts;
Sion, se relevant du sein de la poussière,
Se revêt d'un bandeau rayonnant la lumière,
Dont l'éclat se reflète et blanchit l'univers.

Sur l'arène brûlante où le siècle trépasse,
Viens dessécher sa lèvre aux coupes de la grâce,
Et des anges mortels qui marchent avec toi
Que toute nation entende la parole;
Qu'ils aillent, s'envolant de l'un à l'autre pôle,
Répandre à pleines mains les trésors de la foi.

Aux rivages lointains où repose leur cendre,
Leurs devanciers se sont levés pour les attendre;
Car, des débris de Tyr aux sables de Memnom,
De Solime aux climats où le Niger serpente,
Ils laissent de leur gloire une trace sanglante,
Et l'écho du désert a conservé leur nom.

Et toi, viens parmi nous, viens épancher tes flammes;
A l'amour du Sauveur viens conquérir des âmes.
De même qu'aux Gentils s'annonçait autrefois

Paul, ce héros-géant qu'enfanta le Calvaire,
Viens renverser du pied les faux dieux de la terre
Ne sachant comme lui que Jésus sur la croix.

Avance comme lui vers la nouvelle Athène ;
Elève les accens de ta voix souveraine,
Et devant leurs autels où s'assied le trépas,
Stigmatise l'impie et confonds les faux sages ;
Des regards de la foule écarte les nuages :
Annonce-lui le Dieu qu'elle ne connait pas.

Fais surtout rayonner la vigueur qui t'oppresse
Sur le front relevé de la verte jeunesse,
Que tourmente sans fin l'impétueux désir,
A qui la pudeur seule inspire de la honte ;
Que ton verbe de feu la captive, la dompte,
Et purifie ainsi l'âme de l'avenir.

Comme un aigle qui fond sur l'oiseau de la route,
Par tes cris véhémens déracine le doute
Qui fait peser au loin son lugubre sommeil ;
Oh ! lave tout esprit qui s'endort dans la fange,
Et fais-le remonter sur ton aile d'archange,
Radieux dans la foi comme un flot au soleil.

Et puis, de cet amour qui de son poids t'incline,
Laisse épandre les flots de ta bouche divine,
Ainsi que les parfums d'un parterre embaume.
Dans les élancemens dont Jéhova t'embrase,
Laisse-nous respirer l'encens de ton extase,
De même que les fleurs dont le ciel est semé.

Et le regard fixé sur le siége de Pierre,
Foyer resplendissant de vie et de lumière,
Source délicieuse où s'abreuve ton cœur,
Dresse, dresse la croix, drapeau de l'espérance;
Dresse-la sur nos fronts et couvres-en la France,
Comme d'un vêtement d'airain contre l'erreur.

Soldat, avance donc, pars de la cité reine,
Avance, avance encor, passe sans prendre haleine,
De périls en périls, de travaux en travaux;
Du fer mystérieux qu'agite ta main sûre
Annonce le combat en frappant ton armure,
Et poursuis ta moisson de glorieux rameaux.







Tant qu'il te restera quelques sons, ô ma lyre !
Tant que tes fibres d'or, emflammant mon délire,
    Trembleront sous mes doigts,
Tant qu'en élans pieux ma fervente pensée
Avec tes purs accens vibrera, cadencée,
    Chante à jamais : Je crois.

Si le danger, mon Dieu, fortement me menace,
J'accourrai contre lui me choisir une place
A l'ombre de la croix.
Sur un lit de douleur si le destin me couche,
Tu n'entendras jamais s'élancer de ma bouche
Que ce seul cri : Je crois.

Les profanes clameurs des sages de la terre
Epuiseront en vain leur sagesse adultère
Pour étouffer ma voix;
Mon cœur repoussera ces instrumens du crime,
Et je conserverai ce sentiment sublime
Qui m'inspire : Je crois.

Au Seigneur j'ai voué ma lyre et mon génie;
Je suis prêt à porter pour sa gloire infinie
Tout tyrannique poids.
Plutôt que d'oublier le maître qui m'attire,
Approche le trépas, arrive le martyre,
Je crois toujours, je crois.

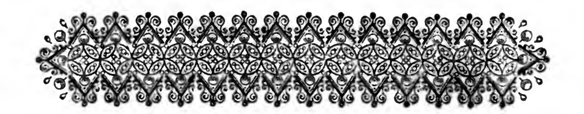
Mon âme ne veut rien de sa prison d'argile :
Plutôt que de rougir de Dieu, de l'Evangile,
Je mourrai mille fois.

Et sur mon front serein qu'éclaire la justice,
En quelque endroit secret au public qu'il surgisse,
L'enfer lira : Je crois.

Le monde est à mes yeux un antre infect et sombre,
Où rampent des serpens venimeux et sans nombre.
L'autel fixe mon choix;
Je recherche ici-bas la pureté de l'ange;
Et je n'oppose plus à tout combat étrange
Que cette arme : Je crois.

Des séduisans plaisirs j'ai vu passer le groupe,
Le siècle par leur main m'a présenté sa coupe,
Et tous me disaient : Bois!
Mais d'un mépris soudain repoussant son offrande,
J'ai devant ses autels déchiré sa guirlande,
Et répondu : Je crois.

A l'heure de ma mort, sur ma funèbre couche,
Avant de se fermer mon expirante bouche
Murmurera : Je crois;
Et Dieu me dévoilant les splendeurs de sa gloire,
Je bénirai celui qui m'ordonna de croire,
Celui qu'enfin je vois.



Sitio.

Comme une terre desséchée,
Comme une languissante fleur
Que les feux du jour ont penchée,
Comme au Calvaire le Sauveur,
Dévoré par la soif immense
Qu'éprouvait sa divinité,
O mon Dieu! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

J'ai soif, mais non pas de cette onde
Qui ne peut me désaltérer.
J'ai dit aux voluptés du monde :
Oh ! je ne veux plus aspirer
Qu'aux fontaines de la science
Qui jaillit de l'éternité...
O mon Dieu ! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

Cette soif n'est pas fatigante
Comme la soif de l'insensé :
C'est le désir de l'âme aimante,
C'est le soupir qu'elle a poussé ;
C'est l'essor de la continence
Vers l'impérissable beauté...
O mon Dieu! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

Dans le Seigneur en qui j'espère
J'ai placé mon cœur palpitant,
Comme sur le sein de sa mère
S'endort un gracieux enfant ;
Et j'ai dit à son espérance
D'orner sans fin ma pureté...
O mon Dieu ! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

Comme la douce tourterelle
Dans le recueillement des bois,
Seigneur, à l'ombre de ton aile
J'ai trouvé la paix, et je bois
Aux coupes de l'intelligence
Que remplit ta fécondité...
O mon Dieu! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

Comme l'alouette qui chante
Et tend son aile vers les cieux,
A l'heure où l'aube renaissante
Précède l'astre radieux,
Ainsi vers tes bords je m'élance,
Eternelle félicité...
O mon Dieu! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

Pour triompher de ta victoire,
Où faut-il marcher, ô Jésus?
Que dois-je aimer, que faut-il croire,
Pour me parer de tes vertus?
Je veux marcher en ta présence,
Avec crainte et docilité...
O mon Dieu! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

Toi qui d'une lampe pâlie
Sais ranimer l'épuisement,
Sur tous les instans de ma vie
Prodigue ton rayonnement,
O maternelle pénitence !
Et soutiens ma fragilté...
O mon Dieu ! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

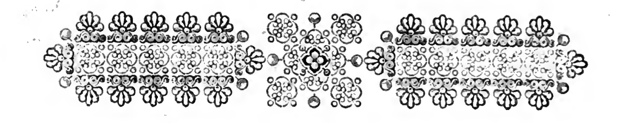
Esprit de force et de lumière,
Echauffe-moi de ton ardeur ;
Brille sur moi dans ma carrière,
Et sois l'égide de mon cœur ;
Fais que je subisse en silence
Les tourmens de l'adversité...
O mon Dieu ! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

Comme l'abeille sur la rose
Se berce et recueille son miel,
Qu'ainsi mon âme se repose
Dans tes douceurs, ô fleur du ciel !
Parfum de la divine essence,
O délectable chasteté...
O mon Dieu ! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

O Jésus, qui par ton Calvaire
Du trépas sauvas l'univers !
Que ton verbe dont je m'éclaire
Prête la vie à mes concerts,
Et qu'en leur sainte violence
Je detrône l'impiété...
O mon Dieu ! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.

Accourez, âmes sans souillures ;
Aux flots jaillissans de la foi
Venez tremper vos lèvres pures ;
Accourez, buvez avec moi :
Les yeux de la toute-puissance
Contemplent leur limpidité...
O mon Dieu ! j'ai soif d'innocence,
De justice et de vérité.





Épître

A M. THÉODORE MAUREL,

DE DIGNE.

O toi que l'amitié caresse de son aile !
Toi que son sceptre d'or garde sous sa tutelle,
Modèle des amis et des cœurs innocens,
De mon âme ravie écoute les accens.
Oh ! le plus beau des fils d'une mère sublime !
Vase pur que jamais n'a profané le crime,

Je voudrais te chanter un hymne attendrissant,
Et te dire pour toi ce que mon cœur ressent.
Oh! s'ils étaient plus près les lieux où tu reposes,
Ma main te couvrirait de l'incarnat des roses,
Et rassemblant pour toi le luxe du jardin,
Je viendrais effeuiller ces fleurs sur ton chemin.
Mais en vain je l'invoque, il est toujours avare
Ce destin rigoureux qui de toi me sépare.
Aquilons, dont la rage écarte mes amours,
Entre leur barque et moi soufflerez-vous toujours?

Oh! quand luira la fraîche aurore,
Où, mon bras s'enlaçant au tien,
Nous pourrons, ô mon Théodore!
Nous fondre en un doux entretien?
Quand pourrai-je sur ma poitrine
Presser d'une étreinte divine
Ton cœur que révère mon cœur?
Reposer sur ton sein que j'aime,
Ainsi que Jean dormit lui-même
Sur la poitrine du Sauveur?

Mon bien-aimé, je te désire
Comme son grain le passereau,
Ainsi qu'un champ brûlé soupire
Après la chute d'un peu d'eau.

Si loin de toi mon âme est triste,
Comme la harpe du psalmiste
Dans ses gémissemens pieux,
Je ressemble à la fleur nocturne
Qui ferme en pâlissant son urne,
Quand le soleil remonte aux cieux.

Tu m'as aimé quand sur la terre
Je m'en allais, pauvre orphelin,
Conservant seule, en ma misère,
La croix, bâton du pèlerin.
Tout était sombre en mon voyage,
Lorsque ton souriant visage
S'offrit à mon regard charmé.
Telle l'épouse des cantiques,
Rayonnante d'attraits pudiques,
Accourait vers son bien-aimé.

Oh ! que n'ai-je pu te connaître
Aux champs qui t'ont donné le jour,
Et du berceau qui m'a vu naître
Que n'ai-je senti ton amour !
Quelle existence bien remplie,
Lorsque l'esprit de poésie
Nous aurait assemblés, le soir,
A l'heure où le soleil décline,

Ou quand l'aurore s'illumine,
Ou quand d'orage tout est noir !

Au maître de toute puissance,
Dans un élancement divin,
Nous eussions chanté l'innocence,
Sur nos harpes de séraphin.
Nos âmes se seraient mêlées,
Comme dans le creux des vallées
Se confondent deux clairs ruisseaux ;
Nous reposerions sur nos rives,
Comme deux colombes plaintives
Qui soupirent au bord des eaux.

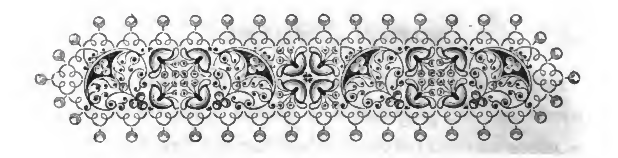
Mais j'oubliais qu'il n'est pour le fils de la lyre
Que des jours sans repos.
Le barde catholique est semblable au navire
Ballotté par les flots.

Il n'a pas ici-bas où reposer sa tête.
Séraphin exilé de sa sphère de feu,
Il faut que tout l'oublie et que tout le rejette,
Hors la muse et son Dieu.

Le Seigneur dans mes mains, en me léguant sa crainte,
Place un luth de Sion ;
Ami, j'accepte donc et je poursuis sans plainte
Ma sainte mission.

Mais je conserverai le long de la carrière
Que je dois parcourir
Ton nom pour le mêler aux voix de ma prière,
Un cœur pour te chérir.





TRIOMPHE SUR LE SIÈCLE.

A M. le Baron de Carcy.

—

Comme une fraiche rose, orgueil de la nature,
Eclose sur le bord d'une fontaine pure,
Seigneur, ainsi mon âme a fleuri sous ta main ;
Les ondes de la grâce ont baigné mon jeune âge,
Et pour t'en exalter l'éternel témoignage,
Ton amour m'a légué ce luth de séraphin.

O croix ! sur le mortel, pavillon qui te penches !
Devant toi, me joignant mes petites mains blanches,
Ma mère en mon berceau m'apprenait à prier ;
Et quand je la perdis, languissante colombe,
Sous tes divins rameaux, du gazon de sa tombe,
Mon vol timide encor vint se réfugier.

Et bientôt à mes yeux s'offrirent deux puissances :
L'une semblait semer ses pas de jouissances,
Et nageait dans l'éclat : c'était la Volupté.
Mais le charme fictif de sa douce parole,
Ne me fit point fléchir aux pieds de son idole,
Car je vis que les vers rongeraient sa beauté.

L'autre n'étalait point ces pompes de la terre ;
C'était un œil modeste, une figure austère,
Un front grave et serein de force revêtu.
Elle tenait un sceptre élevé vers la nue ;
Je la vis s'incliner sur ma face ingénue,
Me disant : « Sois mon fils, car je suis la Vertu.

» Comme sous la vapeur s'obscurcit une étoile,
» Telle aux regards mortels mon essence se voile.
» Je suis cette beauté qu'aime le Dieu jaloux,

» Devant qui l'univers est comme un grain de sable.
» Viens, planons au-dessus d'un monde périssable ;
» Viens, je t'enlèverai vers Jésus, mon époux. »

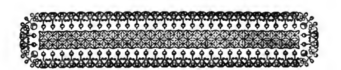
Et semblable à l'aiglon qui déserte son aire,
J'élevai mon essor aux sommets du Calvaire,
Soutenu dans mon vol par l'ange du Seigneur.
Pour la première fois je planai sur le monde,
Et mon regard, perçant l'obscurité profonde
Le vit agoniser dans les bras de l'erreur.

Mais, tandis qu'il parquait dans ce funèbre abîme,
Je ne sais quel tourment et quel travail intime
M'ébranlèrent moi-même et semblaient me briser.
L'erreur me suscita le tournoyant vertige ;
Elle reprit cent fois les couleurs du prestige,
Puis elle me saisit comme pour m'écraser.

C'était le jour terrible où j'éprouvais la lutte
Que tout homme essuya depuis la grande chute,
Qui lui fit dans Eden perdre sa royauté.
Mais, prenant la vertu pour ma seule défense,
Je poussai, je poussai mon cri de pénitence,
Je poussai vers mon Dieu mon cri de liberté.

Et ce cri pénétrant, ce long cri que j'élève,
Fort comme l'ouragan, tranchant comme le glaive,
Pur comme s'il partait des langes du berceau,
J'irai le répétant tous les jours de ma vie;
Il sera mon trésor, mon amour, mon envie;
Il fera tressaillir mon cœur dans le tombeau.





A l'Auteur de Lélia.

Sepulcrum patens est guttur eorum.
Ps.

—

Barde aux accords si pleins, aux notes infinies,
Prêtre des anciens jours, source de mélodies,
Pour qui tourmentes-tu ta voix de séraphin?
Où montent les accens de ta lyre, poète?
Est-ce au Dieu qui commande en maître à la tempête,
Que célèbre le soir, que chante le matin?

Ah ! ton souple gosier, tel qu'un orgue profane,
Ne cesse de pousser des sons de courtisane,
Des hymnes dissolus, chers à l'homme souillé ;
Ton cri de préférence est le cri du blasphème ;
Jéhova n'est pour toi qu'un sujet d'anathème,
Un vêtement pourri dont tu t'es dépouillé.

Quoi ! l'âme que le ciel sur cent mille a choisie,
Ne serait qu'un foyer vivant d'apostasie !
Le poison remplirait cette coupe d'amour !
Elle n'élèverait qu'un langage adultère !
Elle irait se salir aux fanges de la terre,
Et dans les mauvais lieux se traîner en plein jour !

Prophète que Dieu fit pour planer sur la nue,
Nous t'avons vu descendre aux égouts de la rue ;
Tes pieds nus ont gardé la vase des ruisseaux.
Beau cygne au cou flexible, au gracieux plumage,
Tu cherches pour chanter un infect marécage,
Et tu quittes le bord des transparentes eaux.

Mais tandis que tes pieds pataugent dans la boue,
Quel est donc ce fardeau que ta tête secoue
Avec le mouvement d'un affreux désespoir ?

Ah ! c'est le doute abject, ce lent brasier qui mine ;
Le doute, ce ferment qui brise la poitrine,
Ce deuil qui sur la vie étend son crêpe noir.

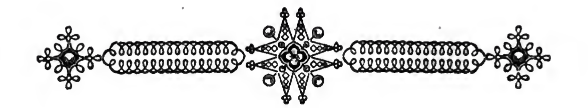
Le doute, cet auster qui calcine les plantes,
Ce simoun du désert dont les ailes brûlantes
Etouffent tout-à-coup l'Arabe voyageur ;
Le doute, de la mort cet emblême livide,
Ce fantôme innomé, père du suicide,
Qui trône dans l'enfer un poignard dans le cœur.

Et ce démon jaloux te traque, te domine,
Comme un serpent privé que son gardien fascine,
Comme un aigle puissant qui saisit un ramier ;
Cet éternel bourreau sur ton être se rue;
Sa main, sa lourde main fortement te remue;
Il gourmande tes pas sans jamais sommeiller.

Et tel qu'un flot roulant sans rencontrer de digue,
Tu réclames à tout, haletant de fatigue,
Une énigme inconnue, un mot qu'on ne sait pas ;
Et dans ce long chemin qu'enveloppe la brume,
Un je ne sais quel mal te ronge, te consume,
Quand tu heurtes du front aux portes du trépas.

Ah ! si tu veux chasser ce géant qui t'assaille,
Et ce besoin profond d'amour qui te travaille,
De même qu'un bélier tombant sur des parois,
Viens où tant d'autres cœurs ont déposé leurs chaînes,
Et trouvé dans la foi des délices certaines ;
Viens ; le mot est trouvé : viens, car voilà la Croix.

C'est l'arbre des parfums, l'arbre où les chastes âmes
Des voluptés du ciel entretiennent les flammes.
C'est là que se rencontre et s'explique l'amour.
C'est là que le bonheur se révèle et se nomme ;
Là que le séraphin chante et vit avec l'homme,
Là que la vérité jaillit dans tout son jour.



A l'Auteur de Jocelin

ET DE

La Chute d'un Ange.

Pleurez, pleurez au ciel, mélodieux archanges,
Le barde qui montait au sein de vos phalanges,
Et qui nous répétait vos hymnes ici-bas !
L'amour n'allume plus cette lampe divine ;
Le doute meurtrier a couvert sa poitrine
Des glaces du trépas !

Aux sources de la foi dès que cessant de boire,
L'ouragan qui dessèche a passé sur sa gloire,
Et semblable à l'ormeau sur son tronc dépouillé,
Séraphin radieux, sa splendeur s'est flétrie,
On dirait un autel que la main de l'impie
A détruit et souillé.

Son cœur s'est incliné vers la beauté qui passe,
Et ne s'élance plus vers celle dont la face
Féconde l'univers et resplendit aux cieux.
Aux passions du siècle abaissant son Elvire,
Son aspect ne vit plus dans les sons de sa lyre,
Suave et gracieux.

Mais la honte succède aux charmes de Suzanne;
Il la ceint du bandeau qui ceint la courtisane,
Et la fait adorer par l'homme de l'autel!
Et, portant cette coupe à la plus chaste lèvre,
Il voudrait embraser des ardeurs de sa fièvre
L'ange immatériel.

Et sous ce voile impur éclipsant sa lumière,
Ses chants, destitués de leur force première,
Ne sèment plus les fleurs de l'immortalité;
La vapeur de la tombe est l'encens qu'ils exhalent;

Le monde les inspire, et leurs plaintes n'étalent
Que boue et volupté.

Il ne repose plus son aile solitaire
Sur le Sina tremblant aux éclats du tonnerre,
Le Thabor où du Christ la puissance éclata,
La roche qui le vit suant son agonie,
La colonne sanglante où sa chair fut meurtrie,
Sa tombe à Golgotha.

Ainsi qu'une liqueur dont on brise le vase,
Son âme a dissipé les feux de son extase;
Il n'est plus du Seigneur le Cinnor palpitant,
Le cygne qui chantait ses gloires infinies;
Mais l'écho transformé des pures mélodies,
La lyre de Satan.

Oh! lorsqu'il apparut dans les champs de l'espace,
A côté de celui dont il suivait la trace,
Et qui rayonne encor comme un astre vermeil,
S'abreuvant comme lui dans les sources de vie,
Leurs voix se confondaient, et de la poésie
Eclairaient le soleil.

Mais sa vigueur bientôt dans le délire éteinte,
Comme ces fils d'Aron qui devant l'arche sainte,

Offraient dans l'encensoir des parfumes criminels,
Il forma dans ses chants un mélange adultère,
Et soudain fut comme eux brisé par le tonnerre
Aux pieds des saints autels.

Pleurez, pleurez au ciel, mélodieux archanges,
Le barde qui montait au sein de vos phalanges,
Et qui nous répétait vos hymnes ici-bas!
L'amour n'allume plus cette lampe divine;
Le doute meurtrier a couvert sa poitrine
Des glaces du trépas.





A M. F. DE LAMENNAIS.

Væ soli.

A l'aspect des lauriers dispersés sur l'arène,
Mon régard s'obscurcit et ma bouche est sans voix !
La stupeur m'a glacé, je reste sans haleine,
Les cordes de mon luth se rompent sous mes doigts !
Qui donc te donnera des pleurs, ô ma paupière,
Pour pleurer cette gloire éteinte dans l'ornière?

Voilà le séraphin dont le brûlant transport
Faisait devant ses pas replier les ténèbres!
Voilà de ce vivant les dépouilles funèbres
Que l'erreur étendit au milieu de la mort!

L'ami qui d'un ami soulève le suaire
Connaît encor celui qui fit battre son cœur.
Nul ne le reconnaît dans ce lit funéraire,
L'Oza que devant l'arche a frappé le Seigneur.
Le vent qui dissipa le feu de son génie,
Comme dans les accès d'une affreuse agonie,
Le faisait tressaillir dans ses convulsions;
Sa poitrine râlait des paroles sanglantes,
La flamme se collait à ses chairs palpitantes,
Et son esprit errait dans les confusions.

Comme un cèdre frappé des éclats de la foudre,
Dont le tronc vigoureux sur le sol est couché,
Comme un drapeau noirci croupissant dans la poudre,
Du nombre des vivans l'orgueil l'a retranché.
Il est prêtre, et ne peut rendre de saints oracles!
Il est prêtre, et se voit fermer les tabernacles,
Où comme dans le ciel reste le Rédempteur!
Il est prêtre, Seigneur, et son baiser mystique
Ne vient plus féconder l'autel eucharistique,
Pour lui faire enfanter l'agneau réparateur!

Prophète dont la mort a glacé la poitrine,
Quitte la pourriture et les vers du tombeau :
Lève-toi, lève-toi, du fond de ta ruine;
Montre-nous la splendeur dont brilla ton flambeau.
Quelle était pure alors la beauté de ta face
Où se peignait l'amour, où souriait la grace!
On eût dit, dominant l'horizon matinal,
Lorsque dans le vallon le lac dormant se dore,
Epandant ses doux feux, l'archange de l'aurore
Légèrement monté sur son char triomphal.

Les rois qu'aimait ton cœur, et les prêtres tes frères,
Tu les chantais alors dans ton verbe de miel;
Tu versais de ta main le baume à leurs misères,
Et ton âme exaltait le pontife éternel.
Mais quel souffle a passé sur ton divin courage!
Ta voix qui bénissait n'élève que l'outrage;
Au poignard des bourreaux tu décrètes les rois; (1)
Les prêtres sont maudits avec les diadèmes;
Le pontife, gardien des promesses suprêmes,
« N'a, dis-tu, que des pleurs qu'il répand sur la croix. »

O blasphème roulant comme un coup de tonnerre!
Son lugubre et perçant qui va par l'univers!
Tel Satan, dépouillé de sa gloire première,
Se répand contre Dieu dans la nuit des enfers.

Mais où sont les champions qui marchaient sur ta trace,
Les nobles combattans qu'échauffait ton audace?
Ils défendent encor leur poste d'autrefois.
Toi, tu n'es désormais qu'un géant qui trépasse,
Un soleil éclipsé qui se meurt dans l'espace,
Un héros sans valeur, un oracle sans voix.

Non, la terre en débris ne verra pas les trônes :
Les rois reposeront à l'ombre du Seigneur;
Car, c'est dans son amour qu'il tressa leurs couronnes.
Si plusieurs sont brisés dans sa juste fureur,
C'est qu'il les surprendra dans leur débauche impie,
Portant leur souffle impur dans les coupes de vie.
Mais pour ceux dont le cœur bat à son souvenir,
Sa clémence prépare une ère triomphale,
Car sur un échafaud toute fange royale
S'épura dans le sang du monarque martyr.

Les rois sont les pasteurs qu'il dispense à la terre;
Sous leur sceptre, sa main parque les nations.
A l'autel de Jésus le trône dit : Mon frère.
Ne retrouves-tu plus dans tes illusions,
Sur l'horizon vermeil, l'éclatant météore,
Guidant à Béthléem les mages de l'aurore,
Qui vont dans une crèche adorer l'éternel?
David et Constantin, Louis et Charlemagne,

Ne sont-ils plus des rois que la grace accompagne,
Dont les noms sont gravés dans les fastes du ciel?

Et tu veux que la plèbe ameutant ses cohortes,
Ainsi qu'un océan qui tourmente ses flots,
Comme un palais en feu qui renverse ses portes,
Otant ses souverains, les disperse en lambeaux!
Mais qui la calmera, cette mer mugissante,
Quand le vent poussera sa vague bondissante?
Naguère, tu le sais, sa fureur se leva,
Et le sol des cités regorgea de victimes;
Et quand elle acheva la chaîne de ses crimes,
Elle avait démoli l'autel de Jéhova.

Oui, « le peuple gémit, il languit, il travaille;
» Les tyrans l'ont jeté sous le fer des bourreaux,
» Faute d'un peu de pain, il pâlit, il défaille,
» Pour en tirer de l'or on a broyés ses os;
» Il n'offre à tout regard qu'un champ lugubre et sombre
» Que l'aile de la mort obscurcit de son ombre. »
Mais penses-tu que Dieu dans ce monde mortel,
Parmi les saints troupeaux dont les cœurs le bénissent,
Pour souffler de nouveau sur ces os qui blanchissent,
Ne trouve sous sa main un autre Ezéchiel?

« Quand le peuple, dis-tu, dévorera ses chaînes,
» Et brisera le joug de sa captivité,
» Alors, débarrassé d'entraves souveraines,
» Ses yeux retrouveront la sainte liberté. »
L'agneau de Golgotha, qui fut notre modèle,
Sans se plaindre acceptant sa passion cruelle,
N'éleva vers le cieux que des soupirs d'amour ;
Et puisqu'en expirant il nous a faits lui-même,
Qui t'a dit, comme lui, de notre deuil extrême
Que nous ne sortions pas dans le troisième jour ?

« Le peuple est nu ; le froid l'offense dans sa veille,
» Et l'hiver, au manteau protége le ciron ;
» La nature fournit une ruche à l'abeille,
» Le peuple est sans abri contre l'âpre saison. »
Ah ! dis-lui que ce n'est qu'au fond du sanctuaire,
Sur le sein de Jésus, son sauveur et son père,
Qu'il trouvera toujours son pain, ses vêtemens,
Sa liberté, son nid, quand tombe la froidure ;
Car la raison des maux accablans qu'il endure,
C'est qu'il s'est endormi dans ses égarmens.

Et tes hymnes de feu l'appellent au carnage,
Comme en ses cris sanglans le rapide vautour
Appelle son troupeau du haut d'un pic sauvage,
Pour fondre sur sa proie aux plages d'alentour !

Tu veux la soulever la turbulente foule,
Comme un vent qui mugit, comme un torrent qui roule,
Comme dans ses transports le terrible Océan :
On dirait aux éclats nourris par ta colère,
Les pesantes vapeurs qui voilent l'atmosphère,
Les flamboyans rochers vomis par un volcan.

Ton vol s'est abattu sur l'Eglise ta mère,
Tu déchires le sein dont le lait t'a nourri :
« De Jésus, as-tu dit, l'épouse en sa misère,
» Ne garde sur les os qu'un vêtement pourri.
» Jérusalem gémit dans un triste veuvage,
» La reine des cités tombée en esclavage,
» Revêt ses grands débris comme un voile de deuil;
» Et dans l'abaissement de ses pompes célèbres,
» Elle sent sur ses yeux s'épaissir les ténèbres,
» Et s'affaisse en son siége ainsi qu'en un cercueil. »

Non, Rome ne meurt pas; à jamais fécondée
Par celui dont la main jeta ses fondemens,
D'un éclat lumineux elle reste inondée,
Et ses feux survivront à tous les élémens.
La poudre qui l'entoure est le rayon de gloire
Qui sur les temps passés annonce sa victoire;
La puissance et la vie habitent ce tombeau;
Car le Christ en surgit à chaque aube naissante,

La foi fait à sa porte une garde incessante,
Et blanchit l'univers de son divin flambeau.

L'esprit de son ardeur échauffe son prophète;
De ses vives clartés illuminant son cœur,
D'heure en heure du ciel il descend sur sa tête,
Et comme un mur d'airain il l'oppose à l'erreur.
« Et sa voix, nous dis-tu, dans la torpeur usée,
» Reste muette ainsi qu'une harpe brisée. »
Sa voix gronde toujours aux bouts de l'univers;
Et ne l'entends-tu pas même à l'heure présente,
Réclamant pour Jésus cette caste innocente
Que la cupidité déchire dans les fers (1).

Dans l'avilissement d'un infame silence,
Tu nous montres le prêtre ainsi qu'un vil guerrier
Qui le jour du combat retournerait sa lance
Devant un ennemi qu'il n'ose châtier.
Oh! de force et d'amour sa poitrine est armée;
Aux saints élancemens quand fut-elle fermée?
Naguère manqua-t-il d'expirer pour son Dieu,
Quand l'enfer déchaîné se rua sur la France?
Laisse-t-il aujourd'hui le crime et la licence
Pénétrer et s'asseoir aux parvis du saint lieu?

(1) Voir la bulle du pape du mois de décembre 1839, pour l'abolition de la traite des nègres.

Mais parmi tes écarts quel retour sur toi-même !
Quel cantique ineffable est parti de ton sein !
C'est le tressaillement de la harpe suprême
Qui dans tes plus beaux jours résonna sous ta main.
Pourquoi dans tes transports cet horrible mélange
De lumière et de nuit, de cristal et de fange ?
Pourquoi ce cri funèbre et cet hymne cruel,
Miasmes empestés qui sortent de la tombe,
Et puis ces doux soupirs d'une tendre colombe
Sous des touffes de lierre, au sommet du Carmel ?

Ah ! c'est qu'en ton sommeil les anges t'apparaissent,
Et viennent te montrer tes triomphes perdus ;
Et te ressouvenant des regrets qu'ils t'adressent,
Un instant tu reviens aux temps qui ne sont plus.
Mais l'erreur aussitôt reprenant sa victime,
Inocule en ton cœur un spasme de l'abime,
Et ton verbe mugit sur ta lèvre d'airain
Que dessèche le souffle ardent de l'hérésie ;
Car toujours haletant loin des ondes de vie,
L'ange tombé ressent la soif de séraphin.

Et tu redis : « J'entends la terre qui tressaille,
» Je vois à leurs sommets les montagnes bondir,
» Dans un autre chaos la main de Dieu travaille,
» Le grand jour se remue au sein de l'avenir ;

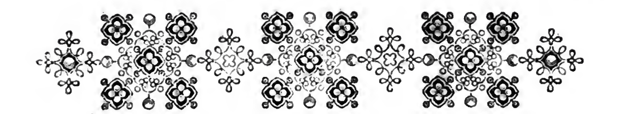
» L'Orient relevé de son vieil anathème,
» Se tourne à l'horizon et se trouble en lui-même ;
» Il voit de ses palais s'effacer les splendeurs,
» Sur leurs débris vaincus s'écrouler ses vieux temples,
» Et cherche dans l'horreur de ces bruits sansexemples,
» Un temple, un Dieu nouveau, de nouvelles grandeurs.

Oui l'avenir s'agite, et les empires croulent ;
Les rois se sont émus, et la terre est en feu.
Oh ! je sens sur ma tête à ces foudres qui roulent,
Qu'il se fait dans le monde un grand travail de Dieu.
Dans ces bruits inconnus qui traversent l'espace,
Oui, c'est le Dieu du ciel, c'est Jéhova qui passe ;
La flamme l'environne et sa splendeur à lui ;
Sa justice l'escorte, il quitte son silence,
Sur l'aile des esprits de sa gloire il s'élance,
Son glaive dévorant s'agite devant lui.

Mais il n'allume pas ces foudres de colère,
Pour rasseoir son église et balayer les rois ;
Il vient pour ramener les peuples de la terre
Aux tentes de son verbe, à l'ombre de la croix.
Il vient déraciner l'erreur où tout s'abime,
Ecraser de son pied le prince de l'abîme ;

A la céleste voix du pontife éternel,
Convoquer de l'agneau les fêtes nuptiales,
Où les peuples conduits par les têtes royales,
Viendront des quatre vents répondre au grand appel.





Consolation.

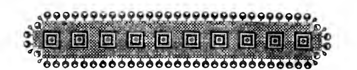
Le vent de la colère a soufflé sur mon cœur,
Et ma chair frémissante a séché de douleur.
Mon front s'est sillonné des plis de la vieillesse,
L'amertume a broyé les fleurs dé ma jeunesse.
J'ai senti dans l'horreur de mes nuits sans repos
La flamme sur ma couche et la mort dans mes os.

Dans mon isolement j'étais la jeune plante
Que le bloc de granit étouffe dans sa fente,
Que nulle goutte d'eau ne va désaltérer;
J'étais le jeune faon que l'on entend pleurer,
Et qui dans la forêt va demandant sa mère
Qu'a percé du chasseur la flèche meurtrière.
Mais ta grace élevant son bouclier sur moi,
Je n'ai cessé, mon Dieu, de combattre pour toi.
Satan n'a pas inscrit la honte de ma chute,
Et je reste debout et vainqueur de la lutte :
Car tu sais, un seul jour, si cessant de t'aimer,
Ce long martyre a pu me faire blasphémer;
Si j'ai poussé vers toi le sarcasme et la plainte;
Si je n'ai pas plié sous ta volonté sainte,
Et si j'ai méconnu la rigueur de tes lois,
Pour boire mon calice et pour porter ma croix.

Quand le mal me battait tel qu'une feuille morte,
Que l'automne a jaunie et que le vent emporte,
Je comprenais, mon Dieu, qu'il me fallait mourir
A tout mauvais penchant, à tout impur désir;
Recomposer les nœuds qui liaient l'homme au verbe
Avant qu'Eden pleurât sa révolte superbe;
Et par un sacrifice éclatant et complet,
M'épurer comme l'or échappé du creuset;
Afin de mieux sentir ton amour qui console,
Comme un cygne divin de chanter ta parole,

Et de porter enfin dans un cœur de mortel,
Le feu que ton esprit allume sur l'autel.
Mais si malgré la nuit dont elle était voilée,
Mon âme à ton soleil a tenu sa veillée,
Ne contemplais-je pas ta présence, Seigneur?
Et n'est-ce pas ta main qui faisait ma vigueur;
Ta main qui tout-à-coup dispensait sans mesure,
Le calme à mes tourmens, le baume à ma blessure,
Et quand j'avais assez bu d'absinthe et de fiel,
Ta main qui m'abreuvait à sa coupe de miel?

Aussi sans redouter que mon glaive s'émousse,
Je m'élance, Seigneur, où ta gloire me pousse;
Espérant qu'au milieu des ronces du chemin,
Au point de défaillir de fatigue et de faim,
L'ange qui descendit, un jour, à ton prophète,
Venant aussi vers moi, redressera ma tête,
Après m'avoir nourri du céleste aliment
Qui redonne la force à notre épuisement.



A M. A. Boyer,

AVOCAT, AU VIGAN,

A L'OCCASION DE MON DÉPART POUR ROME.

La nature reprend sa robe nuptiale,
Comme un roi qui revêt sa pourpre triomphale ;
L'hirondelle rapide effleure dans son vol
Le lac silencieux où le soleil éclate ;
Sous les rameaux ombreux répète sa cantate
    Le mélodieux rossignol.

Ami, je vais quitter et ma douce retraite,
Et ce foyer modeste où chante le Poète,
Où, tandis que les champs blanchissaient de frimas,
Nous aimions à brûler notre encens au génie;
Cercle que nous parions des fleurs de l'harmonie,
Ce printemps qui ne passe pas.

Oui, je vais m'éloigner de ton être que j'aime,
De ton cœur où mon cœur se retrouve lui-même,
Et des suavités de ta bouche de miel,
Autel où la science à la vertu s'allie,
Pure coupe où je bois sans rencontrer de lie,
Comme en un calice du ciel.

Le barde, tu le sais, dans sa nature ardente,
Sur l'un ou l'autre bord n'attache point sa tente;
Son vol est dans la main du Dieu qui l'a lancé,
Mystérieux oiseau que la grace balance,
Il dirige son aile où veut la Providence,
Où l'esprit divin la poussé.

Pèlerin de la foi, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Je vais donc visiter la cité souveraine,
Cette Rome, à l'aspect plus auguste et plus beau

Qu'aux temps où ses soldats faisaient trembler la terre,
Malgré les noirs débris dont le réseau l'enserre
Ainsi qu'un lugubre manteau.

Ma main des vieux Césars va peser la poussière,
Et mon regard planer de ce haut nid de pierre
D'où leur aigle trônait, et prenait son élan
Pour saisir l'univers dans sa serre profonde,
Jusqu'au faîte où reluit cet autre aigle du monde,
La grande croix du Vatican.

Les temps ont obscurci ton antique auréole,
La ruine a vaincu ton fameux capitole
Vide comme un sépulcre où se logea la mort,
Rome, des vains mortels ainsi les œuvres passent,
Ainsi leurs monumens et leurs grandeurs s'effacent
Dans le néant où tout s'endort.

Mais, regarde, à côté de ta gloire mouvante,
Vois cette majesté toujours pure et vivante
Qui de ton front déchu relève la splendeur :
Oh ! qu'il est radieux ton nouveau diadème !
Jéhova s'est assis au milieu de toi-même,
Tu n'as perdu qu'un empereur.

Tes légions partaient pour ravager la terre ;
Tes prêtres aujourd'hui dans leur vol salutaire,
N'apportent en tous lieux qu'amour et liberté.
Tu dormais dans l'erreur, la honte, l'esclavage ;
Le Christ en t'épousant t'a laissé pour seul gage
Sa vie et sa fécondité.

J'irai sur tes débris, ô morne Colysée,
Quand l'ombre de la nuit épanchant la rosée,
Le ciel tendra sur nous ses voiles de saphirs,
Repeupler, en esprit, dans ma veille pieuse,
Ces gradins où roulaient une tourbe joyeuse
Du sanglant trépas des martyrs.

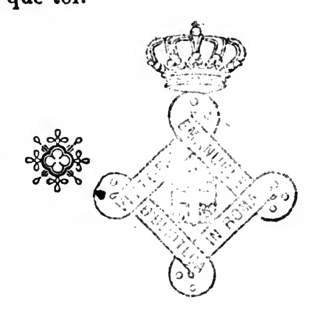
Et puis, quand l'harmonie ébranlera ses dômes,
Comme les saints concerts aux célestes royaumes,
Dans ses solennités que le siècle n'a pas,
Au gré de ses transports laissant flotter mon âme,
J'irai me recueillir dans le Dieu qui m'enflamme,
Au sanctuaire de Céphas.

Et c'est là que bercé sur l'aile de l'extase,
Les anges du Seigneur, ainsi que dans un vase,
Verseront dans mon cœur leur délire éternel,

Là qu'ils m'enseigneront comment mon existence
Doit brûler devant Dieu, dans l'ombre et le silence,
Comme la lampe de l'autel.

Ami, parmi l'éclat de ces majestés saintes
Qui planent au-dessus d'autres gloires éteintes,
Quelles notes de feu moduleront mes chants?
Car quelle âme en ces lieux demeurerait glacée?
Et qui ne sentirait s'exhaler sa pensée
En hymnes sacrés et touchans.

Oh! plus heureux encor, si ta parole amie,
Me suivait sur ces bords où tout est Poésie,
Où partout Dieu s'annonce, où tout parle de foi;
Mon œil se promenant sur ce spectacle étrange,
Où le Dante a rêvé, qu'illustra Michel-Ange,
Ne redemandera que toi.



NOTE.

A M. DE LAMENNAIS, *page* 163.

Au poignard des bourreaux tu décrètes les rois... etc. *Page* 165.

Voici quelques extraits des lamentables écrits de M. de Lamennais. Il fait d'abord la part des rois :

« Je vis un troisième peuple sur lequel six rois ont mis le » pied ; et toutes les fois qu'il fait un mouvement, six poignards » s'enfoncent dans sa gorge... Et ceux qui avaient dit : « Nous » sommes rois, » prirent un glaive et suivirent la Peur de » cabane en cabane. Et il se passa là des mystères étranges ; » il y eut des chaînes, des pleurs et du sang... Les rois et les » princes, et tous ceux que le monde appelle grands, ont été » maudits.....

» Et il lui semblait qu'il (un roi) errait pauvre dans le monde, » et, qu'ayant soif, il demandait à boire par charité, et qu'on » lui présentait un vase plein de boue, et que tous fuyaient, » tous le maudissaient, parce qu'il était marqué au front du » signe des traîtres.....

» Les rois hurleront sur leur trône, ils chercheront à retenir » avec leurs deux mains leurs couronnes emportées par le vent, » et ils seront balayés avec elle. »

(*Paroles d'un Croyant.*)

Celui qui parle ainsi des royautés temporelles, a dit de la royauté spirituelle, de la cité chrétienne :

« Vous reconnaissez encore (à Rome), dans cet amas confus » de débris, les traces des divers peuples et des divers âges, » et de tout cela s'élève je ne sais quelle vapeur de tombeau qui » calme et endort, et berce l'âme dans les rêves du dernier » sommeil. On peut venir là pour y mourir, mais non pas pour » y vivre... Pouvoir et peuple vous apparaissent comme des » fantômes du passé. La cité reine, assise au milieu d'un dé- » sert, est devenue la cité de la mort : elle y règne dans toute » sa puissance et sa majesté formidable.

» L'église est malade, elle languit Elle a cessé d'étendre ses » conquêtes : impuissante même à conserver celle des siècles » antérieurs, elle ressemble à une mer qui abandonnerait ses » rivages.

» A lui (le pape), dont la voix devrait retentir avec une » énergie toute céleste dans le monde entier, on ne laisse de » libre que la prière qu'il répand en secret au pied de la » croix. » (*Affaires de Rome.*)

Mais parmi tes écarts quel retour sur toi-même ! etc. *Page* 171.

Comparez maintenant ces râles de colère et d'infamie à la suavité de ces cantates, telles que la mère en cheveux blancs et la jeune fille, dans les *Paroles d'un Croyant*, et dont il a comme émaillé ses derniers travaux : Ne dirait-on pas que haletant de la violence de sa course, il se réfugie dans les bras de son passé comme pour se reposer de sa fatigue.

Et tes hymnes de feu l'appellent au carnage, etc. *Page* 168.

Mais ce calme apparent, ce retour vers un temps si changé se dissipe bientôt ; le sombre prophète de malheur verse de nouveau sur la société des paroles corrosives, et dit :

» Dieu n'a fait ni grands, ni maîtres, ni esclaves ; il a fait » tous les hommes égaux..... Or, il y eut autrefois un homme » méchant et maudit du ciel, et cet homme était fort, et il » avait en horreur le travail. De sorte qu'il dit : Comment » ferai-je pour ne travailler point ? Or le travail m'est insuppor- » table.

» Et cet homme méchant couvre de chaînes ses semblables, » et les force à travailler pour lui..... Pourquoi sommes-nous » esclaves ? se sont dit les hommes ; et ils sentirent en eux une » force divine, et j'entendis les chaînes craquer ; et ils combat- » tirent six jours contre ceux qui les avaient enchaînés, et le » sixième jour ils furent vainqueurs, et le septième jour fut » un jour de repos. » (*Paroles d'un Croyant*).

Voulez-vous voir enfin le christianisme monstrueux que M. de Lamennais rêve pour l'avenir ? écoutez-le :

« Mais si les hommes pressés de l'impérieux besoin de re- » nouer, pour ainsi dire, avec Dieu, de combler le vide » immense que la religion en se retirant a laissée en eux, rede- » viennent chrétiens, qu'on ne s'imagine pas que le christia- » nisme auquel ils se rattachent puisse être jamais celui qu'on » leur présente sous le nom de catholicisme.

» Nous avons expliqué pourquoi, en montrant dans un avenir » inévitable déjà près de nous, le christianisme conçu et l'é- » vangile interprété d'une manière par les peuples, d'une » autre manière par Rome ; d'un côté le pontificat, de l'autre » la race humaine : cela dit tout. Ce ne sera rien non plus qui » ressemble au protestantisme, système bâtard, inconséquent, » étroit, qui sous une apparence trompeuse de liberté, se ré- » sout pour les nations, dans le despotisme brutal de la force, » et pour les individus dans l'égoïsme.

» Nul ne saurait prévoir comment s'opérera cette transfor-

» ination, ou, comme on voudra l'appeler, ce mouvement nou-
» veau du christianisme au sein de l'humanité; mais il s'opé-
» rera, sans aucun doute, et de grandes masses d'hommes y
» seront entraînées, non pas par une impulsion soudaine, ce qui
» ne serait qu'un signe de perturbation passagère. Ce sera d'a-
» bord comme un point qu'à peine on apercevra, une faible
» aggrégation se dilatera, on y affluera de toutes parts, parce
» qu'elle sera un refuge à tout ce qui souffre et dans l'âme et
» dans le corps. L'humble plante deviendra un arbre dont les
» rameaux couvriront la terre et sous le feuillage duquel vien-
» dront s'abriter les oiseaux du ciel. Voilà ce que nous n'hési-
» tons point à annoncer avec une conviction profonde. »

(*Affaires de Rome*).

Quelle raison de s'écrier ici avec le prophète :

Quomodò cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris ? Corruisti in terram qui vulnerabas gentes.

ISAIE. XIV. 2.



TABLE.

LIVRE TROISIÈME.

FIN.



